

« Histoires et Légendes »

Françoise Mauroux née Nicollier

Chemin du Château-Sec 17 / 1510 Moudon / 021 905 50 43

Enregistrement du 15 février 2023,
Palais de Rumine, Lausanne, par Manuel Riond

Contexte : A la suite de la projection du film « A mort la sorcière » de Maria Nicollier et Cyril Dépraz, qui a eu lieu le 5 février 2023 au Palais de Rumine à Lausanne, M^{me} Françoise Mauroux née Nicollier (ci-dessous : FMN), née en 1959, originaire de Médières dans la commune de Val-de-Bagnes, a proposé à M. Manuel Riond (MR), médiateur scientifique au Muséum cantonal des sciences naturelles à Lausanne, de lui parler des témoignages qu'elle avait récoltés et consignés par écrit entre 1983 et 1987 auprès de plusieurs témoins sur des histoires et légendes du val de Bagnes, de Salvan, de Grône et de la vallée d'Hérémence, en Valais. Il en est résulté, près de quarante ans après les témoignages originaux, une discussion d'une durée de plus de 3 heures enregistrée à leur sujet.

Afin d'en rendre la lecture plus agréable, la transcription de l'enregistrement audio a été quelque peu modifiée ci-dessous par suppression des hésitations, des redites et de certaines formulations relevant du registre oral. D'autre part, sur demande de M^{me} Mauroux née Nicollier, plusieurs passages trop personnels ou qui auraient risqué de blesser certaines personnes ont été supprimés ci-dessous et remplacés par des [...]. Dans la copie de l'enregistrement audio, ces passages seront simplement remplacés par du silence, de sorte que le minutage original indiqué dans la transcription soit conservé.

Les témoignages originaux, retranscrits entre 1983 et 1987 et lus en 2023 par M^{me} Mauroux née Nicollier, seront ici écrits dans une police plus claire.

Première partie (00:13:25) : *Histoires et Legendes I_15fev2023.mp3*

00:00:00

(F.M.N.) Je m'appelle Françoise Mauroux, née Nicollier. Avant mon mariage, et encore maintenant, j'étais originaire de la commune de Bagnes, en Valais, plus précisément du village de Médières. Alors je vous situe un petit peu ma famille parce que je vais vous raconter des histoires qui m'ont été transmises, notamment par mon grand-père, Grégoire Nicollier.

00:00:28

Mon père, qui était né en mille neuf cent vingt-deux et décédé en mille neuf cent nonante-neuf, avait encore le patois – le patois de Bagnes – comme langue maternelle. Il a appris le français à l'école. Et puis, quand j'étais enfant, on vivait, plusieurs semaines par année avec mon grand-père. Mon père

travaillait à l'Ecole d'Agriculture de Châteauneuf, près de Sion, alors on vivait à Sion. Et puis mon grand-père était veuf depuis mille neuf cent cinquante-sept, alors une bonne partie des vacances scolaires on allait à Médières pour... vivre avec lui. Voilà. Et puis l'autre partie de l'année il vivait chez sa fille, chez un autre de ses enfants, près du Châble dans la vallée de Bagnes.

00:01:17

Alors je me souviens, quand j'étais enfant, mon grand-père et mon père parlaient toujours – pratiquement toujours – en patois ensemble. Mais, par exemple, ma tante Marguerite, la fille de mon grand-père, elle, savait un peu le patois, mais elle le parlait beaucoup moins couramment que mon père. Et puis je m'étais rendu compte que dans le

village c'était surtout entre hommes qu'ils parlaient patois. Voilà. Et puis mon frère, il s'appelle aussi Grégoire – il se prénomme aussi Grégoire –, lui il est né en mille neuf cent cinquante-sept, par exemple mon père et mon grand-père ne lui ont pas transmis le patois. Mais il l'a appris tout seul par intérêt dans le livre de Bjerrome, ce Suédois qui était venu étudier le patois de Bagnes. Et puis après, il a essayé de le parler un petit peu avec mon père et mon grand-père mais en fait ça n'a jamais vraiment croché. La transmission était finie, on peut dire. Je me suis rendu compte, là. Et puis...

00:02:20

(M.R.) Même pour le plaisir, ils ne parlaient pas ensemble le patois ?

(F.M.N.) Non. Non. En fait j'ai eu le sentiment qu'ils n'avaient pas voulu le lui transmettre, d'une certaine façon, n'est-ce pas. Bien que... Quand il s'adressait à nous, mon grand-père parlait français ; mais il y avait toujours des expressions, des mots patois, quand il nous parlait.

00:02:40

Je vous raconterai aussi des histoires que j'ai notées de mon grand-père Grégoire, pour le village de Médières, et puis de Marie Gailland, qui était une voisine : la famille de mon grand-père et la famille Gailland étaient très liées. C'étaient vraiment des amis. Et puis, en fait, c'étaient les deux familles de Médières qu'on pourrait dire les plus intellectuelles. Et c'est aussi pour ça qu'ils s'entendaient bien. Ils s'intéressaient à la politique, par exemple. Mon grand-père – il était né en mille huit cent huitante-huit – avait eu plusieurs frères et sœurs. Mais il ne se souvenait que d'une sœur, d'une petite sœur Jeanne qui était morte à quatre ans. Et puis tous les autres bébés étaient morts très peu de temps après la naissance. Donc il était resté fils unique.

00:03:50

Et puis, il nous parlait beaucoup, par exemple, c'était encore très présent en lui, ce qui s'est

passé avec l'éruption volcanique en Indonésie, pour [sic] mille huit cent seize, donc la famine de mille huit cent seize. Et puis après il y avait eu la rupture de la poche d'eau au Giétroz [ʒje'tʁo] en mille huit cent dix-huit. Alors lui il nous parlait beaucoup, encore, de cela parce que on lui avait beaucoup raconté, quand il était enfant.

(M.R.) Oui, c'était tout près encore.

(F.M.N.) C'était tout près. Dans le même siècle. Alors il nous en parlait beaucoup, puis surtout pour nous dire que, comme lui il était resté fils unique, en fait il avait toujours eu assez à manger. Tandis qu'il connaissait beaucoup d'enfants du village qui étaient de familles plus nombreuses, qui avaient pas. Il nous disait par exemple : moi j'avais toujours à manger à la maison ; mais, mes camarades, souvent on leur disait : vous rentrez pas à dîner [d'i'ne] quoi, ni soup... ni chouper [ʃu'pe] je sais pas. Allez manger les cerises sauvages, parce qu'en fait y'avait rien.

(M.R.) Ah oui, d'accord.

00:04 :52

(F.M.N.) Voyez. Donc en fait, il nous a beaucoup beaucoup parlé de ce temps-là. Puis, comme il était fils unique, en fait il a pu, après l'école primaire, y avait pas d'autre formation, mais ses parents ont pu lui payer une année à l'Ecole libre du Châble, c'était une école dissidente, en fait, privée, qui était anticléricale, anti... voyez. Moi j'sais plus vous dire exactement mais après j'ai eu lu mais j'ai oublié. Mais c'était j'sais en tout cas c'était en opposition avec l'école officielle et notamment avec le clergé. Alors ça c'est au... au Châble, plutôt à Villette – près du Châble. Ce bâtiment existe encore. Donc il a fait cette école, une année d'école supplémentaire. Alors après c'est un oncle qui m'a raconté, son troisième enfant, Gaston, qui était très gentil, il m'a raconté ça, peut-être, dans les années huitante [qui'th̃ãnt], un peu par hasard. Il m'a dit : je me souviens quand j'étais petit, parce que moi j'allais toujours sous la table à la chambre, et puis il y avait les gens de Médières, vous voyez dans les héritages, c'était tellement partagé : les mulets...

(M.R.) ... qui étaient partagés en quatre, oui.

(F.M.N.) ... les granges, les raccards, en seizeèmes, en trente-deuxièmes, en soixante-quatrièmes... Et puis en fait, à l'école primaire ils apprenaient pas les fractions.

(M.R.) Ah ? D'accord.

(F.M.N.) Et puis lui, d'avoir fait cette année d'école supplémentaire, au Châble ou à Villette, quoi tout près du Châble, il avait appris les fractions.

(M.R.) Ah d'accord.

(F.M.N.) Alors y avait des gens qui venaient, chez Grand-Père, pour les successions, voyez...

(M.R.) Ah, bien sûr, pour les aider à partager...

(F.M.N.) Pour partager. Alors Grand-père il disait toujours – ça c'est oncle Gaston qui m'a dit, il l'avait dit tellement gentiment, il m'avait dit moi j'étais petit, je jouais sous la table et puis j'entendais. Alors quand Grand-Père avait additionné toutes les fractions, c'était très rare qu'il arrive à pile un (rires). Voyez, c'est joli. Alors en fait après, mais mon grand-père il était calme, c'était quelqu'un de pondéré. Voyez. Alors il disait après y avait toujours des discussions pour qu'en fait les gens de la succession se mettent d'accord pour quand même que ça arrive à un ! Vous comprenez (rires), c'est joli. Il m'avait raconté...

(M.R.) Il fallait un peu... arranger les chiffres, pour euh...

(F.M.N.) Voilà. Il fallait... il fallait (l)es faire s'entendre, pour en fait que quelqu'un cède un petit peu, ou que quelqu'un donne un peu plus, ou s'arrangent entre eux pour atteindre le un. Voyez, c'était très joli.

00:07:14

Alors mon grand-père, il avait, bien sûr, [contact] avec les gens de Verbier ; vous voyez, après il y a eu le développement de la station, qui a changé tellement la vie des gens. Alors, mon grand-père il avait le mayen pas très loin de la place centrale de Verbier, un peu quand on monte au départ des Ruinettes. Et puis, il a vendu. Mais moi je me souviens très bien parce qu'en fait il avait encore ce mayen avec le pré devant puis après c'était tellement envahi de voitures, et puis toutes

ces constructions autour. Alors il a vendu ; mais je me souviens – je suis membre de Patrimoine Suisse, le Heimatschutz. Pour montrer l'emprise du territoire par ces stations touristiques, il y a pas très longtemps, ils avaient pris en photo le mayen de mon grand-père et puis tous les grands immeubles derrière.

(M.R.) Ah oui, bien sûr.

00:08:17

(F.M.N.) Je me souviens bien de ce mayen. Alors lui, par exemple, il a perdu les prés, justement, quand ils ont construit la gare de départ des Ruinettes. Il avait de ses prés à cet emplacement-là – une partie de ses prés – alors je me souviens toujours, il me disait, tu sais, parce que là, bien sûr, moi j'étais enfant, il me disait toujours tu sais, Françoise, quand ils sont venus exproprier, la Commune et les remontées mécaniques, il a pas pu s'opposer à eux.

(M.R.) Ben non.

(F.M.N.) Alors il m'a dit « Je les ai reçus à la cuisine parce que c'était bien suffisant »

(M.R.) Ah d'accord.

(F.M.N.) Voyez, il a pas ouvert la chambre, ça suffisait la table de la cuisine, oui...

(M.R.) C'était juste le minimum.

(F.M.N.) ... puisqu'ils venaient exproprier. Après je me souviens toujours qu'il nous avait dit « J'ai pas bien réfléchi, parce qu'en fait, j'aurais dû demander que tous mes enfants et petits-enfants aient les abonnements de ski offerts. »

(M.R.) Ah oui, c'est vrai.

00:09:15

(F.M.N.) Et m'a dit « J'ai pas pensé ».

(M.R.) Oui. Sur le moment on n'y pense pas, bien sûr.

(F.M.N.) Voyez. Parce qu'il aimait beaucoup sa famille. Il était simple, il nous aimait beaucoup. Très très jeune, il s'est abonné à des journaux et puis c'était le seul du village, ou un des seuls du village. Alors après il disait : j'allais lire – il y avait des personnes qui me demandaient des nouvelles alors je leur disais « Grande sécheresse au Sahara ! » ou bien « Inondations dans l'Atlantique »

(rires). Et puis les gens était crédules, parce qu'ils avaient pas de [grandes connaissances du monde], voyez. Et puis Marie Gailland...

(M.R.) Mais il inventait, ces choses...

(F.M.N.) Il inventait. Et puis il lisait un peu et puis après il inventait. Et puis Marie Gailland, justement c'était une famille très proche. Vous voyez, à Bagnes, y a pas de famille qui a une maison pour elle seule. C'est tout des propriétés par étage. Parce que le toit était très coûteux à construire. Y avait des dalles, y avait une carrière près de Sembrancher, mais de toute façon le toit c'était très cher, puis même faire les madriers, mais c'était surtout les frais du toit. Alors ils ils vivaient toujours entre plusieurs familles. Quand j'étais enfant, dans la maison de mon grand-père il y avait trois familles. Plus anciennement, sa famille habitait au milieu de la maison où habitaient, en-dessus, les Gailland. C'est comme ça qu'ils avaient des liens parce qu'ils avaient vécu dans le même bâtiment, qui était derrière le four à pain, alors c'était la maison des *darò Foù* [da'rɔ fu], ça veut dire ceux qui étaient derrière le four à pain.

(M.R.) Ah oui, derrière le four.

(F.M.N.) Et puis moi, quand j'étais enfant, on me disait, des fois on m'appelait en patois, on disait *Franchouééje darò Foù* [frã'swe'z³ da'rɔ fu], parce que c'était encore « qui vient de la famille qui habitait derrière le four ». Vous voyez ?

(M.R.) Oui, c'est le surnom...

(F.M.N.) C'était très ancien. Des choses très anciennes qui remontaient. Quand ils habitaient dans cette maison avec les Gailland, c'était une maison très ancienne, et l'appartement est ensuite resté longtemps inoccupé. On disait « tante Marie » mais en fait on n'avait pas de lien de parenté. Elle me disait toujours « Tu vois, en bas y avait les deux portes », en fait l'appartement il était traversant. Ce qui, après, ne s'est plus fait dans les appartements plus récents. Mais je me souviens qu'on disait toujours y avait une entrée de chaque côté. Voilà. Tandis que comme tout en haut – c'était tout en haut – chez les Gailland alors y avait qu'une sortie.

(M.R.) Oui, c'était à l'étage. Bien sûr.

00:11:59

(F.M.N.) Je me souviens enfant, après, quand il y avait eu besoin de plus d'espace, alors en fait on allait dormir dans d'autres chambres, vous voyez, parce que l'appartement il était petit. Ah bien sûr, de toute façon ils vivaient dans des petits lieux. Mais après quand la famille s'était agrandie, alors, ils avaient acheté une petite chambre à l'étage d'en-haut mais on devait sortir... à l'extérieur, y avait pas d'escaliers, on prenait un petit sentier qui contournait l'immeuble.

(M.R.) Directement pour aller dans votre chambre.

(F.M.N.) Oui. Et puis un de mes frères, le petit, il allait dormir, quand il était bébé, avec une personne de la famille dans une autre petite chambre qu'ils avaient aménagée dans une grange qui appartenait à ma grand-mère, mais là il fallait marcher, peut-être, cent cinquante mètres. Pour aller... Voyez, on vivait tous dispersés. Et mon grand-père il avait la chambre dans une grange, il devait traverser... descendre et puis traverser la ruelle. Voyez, c'était un habitat comme ça, c'était...

(M.R.) C'est marrant, parce que, à l'étage...

(F.M.N.) ... d'après les besoins, en fait.

(M.R.) Voilà, et puis à l'étage en-dessus en-dessous y avait d'autres gens, puis dans la famille c'était réparti entre des maisons différentes, ça fait quelque chose d'assez, euh...

(F.M.N.) Oui.

(M.R.) ... qui crée des liens aussi parce que...

(F.M.N.) Des liens, tout à fait.

(M.R.) ... on doit bouger en permanence.

(F.M.N.) Tout à fait. Alors on bougeait en permanence, oui. Oui, aussi pour aller dormir, on était... on était tous un peu dispersés.

(M.R.) Oui, c'est incroyable.

00:13:17,5

(F.M.N.) Voilà. C'était un peu la vie comme ça. Alors lui, justement, ...

(M.R.) Je m'excuse, je vais juste vérifier si l'appareil il fonctionne, quand même...

(F.M.N.) Je vous en prie. Oui. Je vous en prie.

(M.R.) Puis après, on... (00:13:25)

(Suite : Transcription_Histoires_et_Legendes
_2e_partie.docx)

« Histoires et Légendes »

Françoise Mauroux née Nicollier

Chemin du Château-Sec 17 / 1510 Moudon / 021 905 50 43

Enregistrement du 15 février 2023,
Palais de Rumine, Lausanne, par Manuel Riond

Deuxième partie (00:01:51) : *Histoires_et_Legendes_II_15fev2023.mp3*

00:00:00

(F.M.N.) Voilà. Alors, donc justement, la famille Nicollier et puis la famille Gaillard, ils étaient plus ouverts sur le monde. Ils étaient, et pardon, mon grand-père, donc, il était abonné à des journaux. Puis après, il a fait lui-même un tout petit atelier de reliure. Et puis quand, des fois, il achetait des livres juste en papier, et alors il les a tous reliés...

(M.R.) Ah d'accord.

(F.M.N.) ... des livres anciens de Jules Verne, des choses... Donc lui il commandait des livres. Et puis, cette Marie Gaillard – en fait mon grand-père il était de la génération des parents de Marie Gaillard, plutôt, Louis et Delphine, moi je les ai bien connus – et puis, leur fille, Marie Gaillard, elle a eu, adolescente, une tuberculose osseuse qui lui a rendu une jambe raide. Alors elle est restée célibataire et puis elle a fait des cours – je sais pas si elle a été vraiment infirmière, mais elle a fait des cours dans le domaine de la santé – et puis après, à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, elle a été employée dans différents sanatoriums, il me semble qu'elle m'avait dit, je sais pas si elle a été à Montana, mais en tout cas dans les Hauts de Montreux, qui accueillaient les rescapés des camps...

(M.R.) Ah ? d'accord.

(F.M.N.) ... les survivants. Alors elle, elle a été dans ces sanatoriums qui accueillaient les survivants. Parce qu'elle avait une grande ouverture d'esprit. Je me souviens toujours qu'elle me disait que mon grand-père, lui, il s'était beaucoup intéressé. Il avait vécu la Première Guerre mondiale, après la Deuxième, et puis il s'était beaucoup intéressé aux camps, à toute cette histoire, cette histoire liée à la Deuxième Guerre mondiale, et puis ma tante Marie aussi, mais ils m'avaient dit

les deux « On essayait de raconter aux gens de Médières, mais y avait aucun intérêt, comme si ça les concernait pas. »

00:01:51

(Suite :

Transcription_Histoires_et_Legendes_3e
_partie.docx)

« Histoires et Légendes »

Françoise Mauroux née Nicollier

Chemin du Château-Sec 17 / 1510 Moudon / 021 905 50 43

Enregistrement du 15 février 2023,
Palais de Rumine, Lausanne, par Manuel Riond

Troisième partie (02:46:38) : *Histoires et Legendes III_15fev2023.mp3*

00:00:00

(F.M.N.) Alors c'est pour vous dire que c'est chez ces deux personnes que j'ai trouvé... qui savaient encore des histoires.

(M.R.) Ah d'accord.

(F.M.N.) Parce qu'en fait après, j'avais essayé, voyez, à Médières y avait une centaine d'habitants – quand j'étais enfant, maintenant y a un peu plus, parce que ça s'est bâti, mais pas beaucoup plus – alors on était bienvenus chez tout le monde, c'était vraiment une vie de village, alors j'avais essayé de demander à d'autres personnes âgées mais en fait elles n'avaient plus aucun souvenir.

(M.R.) Ah d'accord.

00:00:26

(F.M.N.)

Et puis chez mon grand-père Grégoire et chez Tante Marie oui ! Parce que, justement, je pense que c'était lié à leur ouverture d'esprit...

(M.R.) Le truc sur la culture, exactement...

(F.M.N.) ... Oui, oui. Très ouverts sur la culture...

(M.R.) Exactement, ça va avec.

(F.M.N.) Alors je sais pas si vous voulez que je vous dise...

(M.R.) Et puis le fait de lire aussi des histoires, de relier des livres, on a... on se rend compte de la valeur de... des histoires...

00:00:47

(F.M.N.) Oui. Justement. Alors je sais pas si vous voulez que je commence par ce que m'ont dit... Non, j'sais pas, je peux commencer par les histoires, plutôt, de... de diables et de revenants... Ou bien si je vous

les dis toutes. Je sais pas comment vous préférez.

(M.R.) On peut, euh... Je sais pas, y en a qui vous touchent plus particulièrement ?

(F.M.N.) Toutes, en fait !

(M.R.) Toutes ? Bon on peut commencer par le début.

(F.M.N.) On peut aller dans l'ordre. Alors je vais commencer par celles qui m'ont été racontées par mon grand-père Grégoire Nicollier, de Médières dans le val de Bagnes. Donc lui il était né en mille huit cent huitante-huit, et il est décédé en mille neuf cent huitante-trois ; donc à nonante-cinq ans. Il est resté jusqu'à la fin dans la pleine possession [de ses moyens]. Il est mort simplement, il était fatigué ; en trois jours il s'est éteint. J'ai commencé à écrire ses histoires en huitante-trois. C'était peu avant qu'il meure. Parce que je me suis rendu compte qu'il fallait les répertorier, en fait. Et puis, hem, jusqu'au tout dernier jour, il avait toutes ses pensées, quoi. Intactes. Voilà.

(M.R.) Oui, puis à cet âge-là, c'est... pas... fréquent.

(F.M.N.) Oui. Mais à Bagnes, vous savez, beaucoup beaucoup de gens sont décédés très âgés. Et puis après, j'avais lu une étude sur les oméga-trois. Donc ils mangeaient essentiellement du fromage, des produits laitiers. Et puis comme les vaches elles pâturent haut, je pense c'était un lait et un fromage très riches en oméga-trois. Je pense qu'ils étaient protégés par l'alimentation. Parce que c'était très très fréquent que les personnes de Médières elles décèdent... passé nonante ans ; très très âgées.

00:02:25

Ah oui, alors je voulais vous dire, justement, j'avais commencé comme ça, quand mon père et mon grand-père parlaient patois ensemble, j'avais déjà remarqué que le patois que parlait mon père, il était très francisé. Et puis le patois de mon grand-père il était... il y avait des termes beaucoup plus anciens. Par exemple pour dire bonsoir, donc, mon père il disait *bonschoué* [bɔ̃ʃu'e] – mon grand-père aussi des fois. Mais quand il parlait avec des gens âgés, comme ça, ou des fois il nous disait, quand il allait dormir dans sa chambre, vous voyez, dans la grange – alors en fait on se quittait parce que chacun partait donc dans son bâtiment, si vous voulez, dans son coin. Alors ça arrivait qu'il nous dise *bou äenpre* [bu'æ:prɔ̃], ça voulait dire « bonnes vêpres ». Ça c'était le terme beaucoup plus ancien pour dire bonsoir.

(M.R.) Comment vous dites ?

(F.M.N.) *Boun-ënpre* [bõ̃ɛ:prɔ̃] – c'était les « bonnes vêpres », en fait.

(M.R.) D'accord ; « bonnes vêpres ».

(F.M.N.) Voyez. Ça arrivait. Ou bien des fois, on... parce que, je me souviens, on allait acheter le lait au magasin du village qui était en bas, et puis des fois en hiver on devait vite aller chercher parce que, en fait, le magasin fermait alors ils mettaient [les bidons devant la porte (c'était le lait des vaches du village livré au magasin)]. Alors comme mon grand-père il avait arrêté tôt le bétail, alors on devait vite aller chercher parce qu'il commençait à geler – à l'époque il faisait très froid – avant que le lait gèle. Alors en remontant, y avait des gens qui soignaient les vaches, bien sûr, voyez, ils avaient trait le soir puis soigné un peu les vaches. Alors quand on passait, on disait « bonsoir » en français, puis si c'était quelqu'un d'âgé il nous répondait *bou äenpre* [bu'æ:prɔ̃], ça voulait dire « bonnes vêpres », vous voyez.

(M.R.) « Bonnes vêpres », exactement, c'est le terme... euh... d'origine.

(F.M.N.) Oui. [...] L'AVS elle a commencé, je crois, c'était en qua... en quelle année ? Quarante... quarante-huit, je crois...

(M.R.) C'est possible...

(F.M.N.) ... l'AVS...

(M.R.) C'était après la guerre.

(F.M.N.) Alors il me disait toujours, mon grand-père il me disait toujours « Tu vois, quand j'ai dû cotiser à l'AVS, mais peu d'années, hein, quelques années, je devais vendre une vache pour payer la prime, la cotisation », vous voyez, c'était beaucoup, parce qu'il avait pas beaucoup de vaches. Mais il disait, avec un gentil sourire, « Dès que j'ai touché l'AVS, j'ai pu en racheter une chaque année ! » (rires) Vous voyez. Pour dire comme ça leur avait été précieux. Mais lui après il avait assez vite arrêté parce que c'était surtout ma grand-mère, qui est morte en cinquante-sept, qui aimait le bétail. Lui, il était pas tellement... paysan dans l'âme. Oui, il avait rien fait d'autre, si vous voulez, c'était comme ça. Mais en fait il aimait pas tellement le bétail, il avait peur du mulet. Donc lui il avait assez vite arrêté le bétail. Voilà.

00:04:58

Alors ça c'est une des histoires qu'il nous a beaucoup, souvent, racontées. Et puis c'est à celle-là que j'ai pensé quand je suis venue pour la projection, à Rumine, parce que c'était justement le dimanche cinq février, jour de la Sainte-Agathe.

(M.R.) Oui, c'est vrai.

(F.M.N.) Et ça c'est une histoire en lien avec la Sainte-Agathe, avec sainte Agathe, de Médières – non ! parce que sainte Agathe elle est pas révérée à Médières mais en lien avec le jour de la fête de la Sainte-Agathe. Parce que, je sais pas si vous connaissez l'histoire de la vie de sainte Agathe, c'était en fait une jeune chrétienne sous l'époque romaine encore, de Sicile, je crois que c'était elle qui s'était convertie, puis en fait elle a été martyre en Sicile. Moi j'habite à Moudon, dans la Broye, et puis je suis catholique. La paroisse catholique de Moudon est dans une UP, donc une Unité de Paroisse, avec les paroisses fribourgeoises de Rue, Ursy, Promasens. Et donc on a la feuille dominicale elle donne des nouvelles de toutes les paroisses. Alors à la paroisse de Rue, mais je sais que ça se fait aussi ailleurs, je sais pas si c'est pas à Bulle, dans le canton de Fribourg, mais en tout cas à Rue on sait,

par la feuille dominicale, ils font pas le dimanche, peut-être que le dimanche, ils font pas forcément une messe dans toutes les paroisses, mais en tout cas, là, ils ont fait à la messe en semaine, le huit février, mais c'était en lien avec le cinq février, la Sainte-Agathe, ils bénissent les pains, parce que sainte Agathe on lui a coupé les seins, dans le martyre. Alors ils font, encore, dans le canton de Fribourg, des pains – mais ça c'était pas à Bagnes – les pains de la Sainte-Agathe en forme de seins, voyez.

(M.R.) C'est juste...

(F.M.N.) Alors ça c'est encore cette année à Rue, ils bénissent les pains.

(M.R.) C'est vrai que... en France, ils font des fromages qui s'appellent les *Tétons de sainte Agathe*.

(F.M.N.) Voilà. Voyez ?

(M.R.) Oui, bien sûr, ça reste...

00:06:50

(F.M.N.) Alors à Bagnes, c'était une autre chose. Parce qu'en fait, après son martyre – donc elle est morte, ils ne savent pas vraiment où, mais probablement à Catane où elle vivait, en Sicile – il y a eu une éruption, alors je pense que c'est... c'est l'Etna, en Sicile, ou bien ?

(M.R.) Oui oui.

(F.M.N.) C'est l'Etna, hein. Y a eu une coulée volcanique qui est descendue peu de temps après son décès, alors les gens, les Chrétiens de Catane, où y avait cette coulée volcanique, ils ont pris le voile de sainte Agathe et puis ils l'ont mis devant la coulée et puis ça a arrêté la coulée.

(M.R.) Ah, d'accord.

(F.M.N.) Ça c'est l'histoire, la légende des saints.

(M.R.) Bien sûr. Ils ont chacun la leur.

(F.M.N.) Mais, alors, l'histoire que nous racontait Grand-Père elle a un lien avec ce voile par les fils, parce que sainte Agathe, de ce fait, elle était protectrice de tous les fils, qu'on tissait ou qu'on cousait. Vous voyez ? Alors maintenant je peux vous dire l'histoire, comme ça vous comprendrez...

(M.R.) Oui, il y a le contexte.

(F.M.N.) En fait, comme c'était le cinq... Après, ça c'est encore pas l'histoire vraiment, mais il y avait la chapelle du village des Vernays, qui était dédiée à sainte Agathe. Alors pour le cinq février – mais alors à l'époque c'était tout en neige, hein, les chemins étaient très dangereux – dans chaque village, chaque famille donnait un bobin de fil à une personne de ce village, pour la chapelle. Moi je me souviens, de cette toute petite chapelle – après elle a été démolie – mais enfant, on allait en promenade de Médières aux Vernays, c'était plus bas, les Vernays, un peu... entre Médières et le village de Fontenelle ; on allait jouer, dans cette toute petite chapelle qui était abandonnée, donc c'était très petit. Alors, euh, ils envoyoyaient une personne de chaque village, avec le sac à dos, et dans le sac à dos, chaque famille du village elle donnait un bobin de fil, pour la bénédiction. Voyez. Le cinq février, et puis après, comme ça, ils faisaient toutes les coutures avec ce fil bénit. C'était la protection des habits, du linge de maison...

(M.R.) Ah, en fait, chaque personne récupérait son fil bénit pour l'utiliser, euh, pour l'année.

(F.M.N.) Voilà. Y avait une personne, la personne du village, là dans ce cas, que Grand-Père m'a raconté, c'était un homme, peut-être que c'étaient aussi des femmes, je sais pas. J'en sais rien. Moi, il m'a dit un homme, alors dans le sac à dos il mettait tous les bobins, voyez, et puis il allait les faire bénir et puis il remontait.

00:09:18

Maintenant, ce village, Les Vernays, mais ça je crois que c'était vers mille huit cent septante, alors justement, les personnes âgées de ma famille, pas mon grand-père mais ma grand-tante, elle m'a beaucoup parlé de l'incendie du village des Vernays qui a eu lieu vers mille huit cent septante, parce qu'en fait c'était une vengeance. C'est quelqu'un qui a mis le feu...

(M.R.) Ah ? Au village...

(F.M.N.) Oui, à un bâtiment. Par vengeance. Et puis comme les maisons étaient très

serrées, le village il a pratiquement brûlé entièrement. Mais la chapelle pas ; mais comme elle était toute petite, après ils ont rebâti, au vingtième siècle, moi je sais plus vous dire quand, mais là on peut toujours aller, c'est toujours un lieu un peu de pèlerinage. Mais le pèlerinage des Vernays pour sainte Agathe il est attesté. Je sais pas si c'est Bjerrome qui en parle, qui dit, mais il sait pas le pourquoi, il sait pas que c'est sainte Agathe, mais il dit qu'il y avait le pèlerinage...

(M.R.) Dans cette chapelle.

(F.M.N.) ...aux Vernays. Mais moi, par Grand-Père, je sais que c'était, en tout cas, pour sainte Agathe. Peut-être en d'autres occasions, je sais pas.

(M.R.) Mais au moins ça.

00:10:16

(F.M.N.)

Maintenant, la chapelle des Vernays, c'est Notre-Dame-des-Ardents. Ils ont pas remis Sainte-Agathe, c'est Notre-Dame-des-Ardents, et puis y a une fresque qui a dû être faite par le peintre Chavaz [ʃa:va], il me semble, où c'est justement des sœurs hospitalières qui soignent des malades ; mais les ardents, c'est les personnes qui souffraient de l'ergot de seigle, *ardent* c'est brûlé, vous savez, ça fait des nécroses. Alors mon grand-père il m'a aussi parlé de l'ergot de seigle, des malades de l'ergot de seigle. Et mon père aussi, parce qu'il me disait qu'il y avait des champs à Erié [eʁ'je], parce qu'ils avaient des prés – Erié c'est un lieu-dit – mais justement on passe à Erié quand on descend aux Vernays [vɛg'nɛ], y a deux granges, encore aujourd'hui, qui ont été transformées en chalets, en tout cas pour une. Alors il disait c'était surtout les champs de céréales d'Erié, parce que c'était plus humide. Vous voyez, les personnes pauvres elles avaient les moins bonnes terres...

(M.R.) Exactement, puis y a les champignons, (ils) se développent plus...

(F.M.N.) ... Et les champignons se développaient dans les champs de céréales à Erié, surtout.

00:11:17

Alors il m'avait aussi parlé de l'ergot de seigle. Et puis justement, maintenant, la chapelle des Vernays, la nouvelle, elle est dédiée à Notre-Dame des Ardents, c'est un souvenir des personnes atteintes par les conséquences du LSD, quoi, de l'ergot de seigle.

(M.R.) De l'ergot de seigle, exactement, c'est dans le... à l'endroit où il fallait que ça soit protégé.

(F.M.N.) Voilà, exactement. Donc il y avait la chapelle plus bas en-dessous des champs, et peut-être qu'aux Vernays aussi les champs avaient de l'ergot de seigle, je sais pas. Parce que ça, ça a été abandonné depuis longtemps, les champs de céréales.

(M.R.) Oui, les conditions elles ont changé. Il suffit qu'il y ait eu une... une source, et puis un petit...

(F.M.N.) Justement.

(M.R.) ... un petit replat... c'est plus humide et... ça peut changer d'un... à quelques...

(F.M.N.) Tout à fait. Tout à fait.

00:11:55,5 [n° 1]

Alors comme ça je peux vous dire cette première histoire qui m'a été dite par Grégoire Nicollier. Je les ai notées, vraiment, ces histoires en présence des gens, comme ils me les ont dites. Mais, comme ça si je fais la petite introduction vous comprenez mieux.

(M.R.) Bien sûr. Tout à fait.

(F.M.N.) Alors je la lis, parce que, autrement, moi je vais un peu modifier si je la vous la dis.

Alors : « Le jour de la Sainte-Agathe, le... » – ça, c'est mon grand-père me l'avait pas dit parce que pour eux c'était évident, moi après j'ai su, le cinq février – « ... on allait faire bénir le fil à la chapelle des Vernays. Un homme de Médières revenait le soir. » – En fait ça c'est un aparté parce qu'il est pas revenu par le chemin le plus court, il est revenu par un autre chemin, alors est-ce que le chemin plus court était trop dangereux ? En hiver je sais pas, mais nous on passait par le chemin le plus court ; le chemin par lequel il vient c'était un chemin plus long, qui détournait un peu, fallait aller un peu en

direction de Sarreyer [saʁe'je], puis après revenir encore en haut. C'est pas le chemin direct, donc. – « Un homme de Médières revenait le soir. » – Donc il nous disait, Grand-Père, il s'était attardé après la messe. C'était l'occasion de voir des gens ; de se donner des nouvelles, vous voyez, alors peut-être il était allé à Sarreyer [saʁe'je], je sais pas, mais il était revenu longtemps après la messe, et puis la nuit tombe tôt, oui – Alors je recommence. « Le jour de la Sainte-Agathe, on allait faire bénir le fil à la chapelle des Vernays. Un homme de Médières revenait le soir. En passant au lieu-dit le Creppon des Tsiaux [lə kʁe'pɔ̃ de tsjø] – je vous explique après –, il entendit une voix qui criait “Fótò lo i bâ ! Fótò lo i bâ !” [fɔ'to lo jî ba.., fɔ'to lo jî ba..] – en français “Foutez-le en bas ! Foutez-le en-bas !” – C'était le Diable qui donnait ses ordres aux diablotins. Les diablotins n'y arrivaient pas, et le Diable s'énervait. Alors les diablotins répondirent : “No pouèn pââ, no pouèn pâ ! È tott ènkatòblå dé fi dé Chèntt Adzyètt” [nɔ pwɛ pɔa nɔ pwɛ pa.., ɛ tɔt̩èkatɔ̃'blø de fi de s̩et̩a'dz̩iɛt]. – En français : “Nous ne pouvons pas ! Nous ne pouvons pas ! Il est tout entremêlé des fils de sainte Agathe.” » Parce qu'en patois les /g/ ça se disait [d̩z]...

(M.R.) ... *Adyàtt, Adzàtt.*

(F.M.N.) ... c'est pour ça que ça s'entend *Adzyétt* [a'dz̩iɛt].

(M.R.) *Adyétt.*

(F.M.N.) « Et c'est ainsi que l'homme est revenu sain et sauf à Médières. » Voilà la première histoire.

00:14:03,5

Alors en fait le Creppon des Tsiaux [kʁe'pɔ̃ de tsjø], en français ça veut dire “la Crête des Chevaux”. Maintenant, en-dessous de Verbier pour aller à Sarreyer, ils ont bâti, ça fait – qu'est-ce qu'il faut dire ? – ça fait peut-être trente ans, mais quand j'étais enfant elle n'existe pas, la route, dite route du Soleil, puis y a beaucoup d'éboulements parce qu'en fait c'est un terrain instable. Alors quand j'étais enfant, qu'on allait à Sarreyer à pied, on suivait le chemin, et puis après il se

réduisait à un sentier quand on passait à l'endroit le Creppon des Tsiaux [kʁe'pɔ̃ de tsjø], c'était vertigineux. Vraiment dans... dans une falaise, presque une falaise, dans une pente très raide ; en-haut du sentier c'est une pente très raide, puis peu en-dessous du sentier c'était des rochers, une falaise. Alors mon grand-père me racontait qu'on disait le *Krèpon dé Tsyouó* [kʁe'pɔ̃ de tsjø], parce que, dans les temps plus anciens – lui il avait encore connu – en fait, quand les chevaux venaient trop âgés, ils voulaient pas les tuer avec une balle, les balles étaient précieuses, alors ils les amenaient jusqu'à cet endroit et puis ils les poussaient en bas ; comme un peu faisaient les Hommes préhistoriques des fois avec les chevaux, ils les acculaient dans des falaises.

(M.R.) Oui c'est vrai.

(F.M.N.) Alors on nous disait [que] c'était pour ça le Creppon des Tsiaux [kʁe'pɔ̃ de tsjø], parce qu'en fait les chevaux trop vieux, les mulets trop vieux, on les amenait là puis on les poussait...

(M.R.) Ah, d'accord.

(F.M.N.) ... qu'ils tombent du rocher.

(M.R.) Pour les tuer comme ça.

(F.M.N.) Oui.

00:15:20 [n° 2]

Alors ça c'est son explication. Est-ce que c'est la vraie ? Mais c'est celle dont je me souviens. Voilà. J'avais marqué ici, justement, « “creppon des tsiaux” = “crête des chevaux” : on précipitait les vieux chevaux en bas de ce rocher pour les faire périr. » Voilà.

00:15:35

Ça c'est une [histoire] extraordinaire. Alors peut-être que je peux vous lire... Je sais pas si vous voulez que je vous les lise dans l'ordre ? [...] Et puis après on passe des extraordinaires qui se passent *entsye nò*¹. Mon grand-père nous racontait ces histoires

¹ Ou *entsye no* “chez nous ; dans la région”, cf. COLL., 2019, *Dictionnaire du patois de Bagnes. Lexique d'un parler francoprovençal alpin*, éd. des Patoisants de Bagnes, Commune de Bagnes - Musumeci, S.p.A., Aoste, 1228 pp. +142 pp. (index), p. 492.

extraordinaires, sans jugement. Il nous disait pas qu'il y croyait. Il nous disait pas qu'il y croyait pas. Tandis que Marie Gailland était beaucoup plus critique. Elle, elle précisait toujours « C'était pas vrai ». Mais je le vous dirai après. Tandis que Grand-Père il nous les racontait sans poser de jugement. La seule chose qu'il nous disait, c'est que quand il était enfant, comme il était fils unique, quand il rentrait avec ses [parents], en tout cas sa [mère], il allait souvent veiller avec sa maman, dans d'autres familles de Médières, alors lui il disait « Quand on rentrait » bien sûr y'avait pas d'électricité, les ruelles étaient très sombres, puis il rentrait de nuit ; il disait « j'étais terrifié parce que des fois Maman elle arrivait pas à bien enfiler la clef dans la serrure ». Pour rentrer, vous voyez. Alors comme ils revenaient de ces veillées avec toutes ces histoires qui lui avaient été racontées, lui il était terrifié. Il rentrait pas tranquille dans les ruelles et puis après ils avaient des fois de la peine à ouvrir la porte ; avec la clef...

(M.R.) Exactement. C'était encore un signe de...

(F.M.N.) C'était [un signe], exactement. Alors je peux vous les lire dans l'ordre comme j'ai noté. La deuxième. Ça c'est [une histoire] pas extraordinaire. La deuxième histoire.

00:17:01 [n° 2]

« Une personne âgée de Médières était morte – c'était une femme. – Elle avait légué à une de ses petites-filles, ou petites-nièces, je ne m'en souviens plus, sa boîte à ouvrage, ce qui semblait ne pas être un bien grand don. Mais quand la fille eut utilisé en entier un bobin de fil, elle s'aperçut que le fil était enroulé autour d'une pièce d'or. Et il en était ainsi pour tous les bobins ! » Voilà. Parce que ça c'était aussi mon grand-père, il nous disait toujours qu'il y avait un homme âgé de Médières qui savait où il [se trouvait] une mine d'or, en-dessous du glacier du Giétroz [.ʒje:tro], et il disait toujours « J'irai te montrer », mais il était décédé sans avoir pu lui montrer. C'était

toujours... L'or c'était toujours un mythe, un peu...

(M.R.) Bien sûr.

(F.M.N.) ...pour les gens de la vallée. Alors mon grand-père, quand il a touché l'AVS, par exemple il nous disait toujours « En tout cas moi, je laisse pas la banque gagner sur moi ! Je vais chercher toutes les années les intérêts » – à l'époque, ça rapportait – et puis il les convertissait en pièces d'or.

(M.R.) Ah ? D'accord.

(F.M.N.) Parce que [pour] lui c'était resté vraiment...

(M.R.) La valeur, euh...

(F.M.N.) ... la valeur de l'or. Et puis, voyez c'était comme ça, les droits d'alpage. Pour le bétail, ils avaient, à l'alpage de la Marlène [maʁ'lɛn], en-dessus de Verbier [sous la Pierre-Avoi, corr. F.M.N.], pour les vaches, peut-être les génisses, je sais pas, parce que justement comme il avait plus de bétail, ça j'avais demandé une fois à Tante Marguerite, c'était bien à la Marlène, en tout cas pour les vaches laitières. Mais, voyez, il avait peut-être trois vaches à l'écurie, quelque chose comme ça. Est-ce qu'il en avait quatre ? Je pense même pas. L'écurie, je vois, elle est petite, peut-être deux, une génisse, deux vaches, peut-être c'était tout. Mais ils avaient le droit [d'herbe] pour un veau – et puis l'herbe était tellement précieuse – à l'alpage de Charmotane² [ʃaʁmɔ'ta:lɛ], je sais pas si vous voyez où c'est l'alpage de Charmotane [ʃaʁmɔ'tan] ?

(M.R.) Mh, je vois bien.

00:18:53

(F.M.N.) C'est pas un alpage qui a été inondé par le barrage de Mauvoisin [mou̯va'zɛ], mais c'est sous la cabane de Chanrion [ʃɑ'kjɔ], tout au fond du lac de Mauvoisin [mou̯va'zɛ], sous le Mont Gelé [.mɔ̯'zle:], pas le Mont Gelé [mɔ̯z'le] où on skie, le Mont Gelé et le Mont Avril [mɔ̯av'kil] qui font la frontière avec l'Italie. Où y a la Fenêtre de Durand [fi'ne'tʁ də dy'ʁã] par où le président italien s'était

² L'orthographe sur la Carte Nationale était *Chermontane* jusqu'en 1987 – ainsi que l'a noté F.M.N. lors de la relecture.

réfugié, était entré [en Suisse] en quittant l'Italie dans les troubles de...

(M.R.) La guerre...

(F.M.N.) ... liés au fascisme et à Mussolini, à la Deuxième mondiale. Y a une plaque, encore, à la Fenêtre de Durand.

(M.R.) OK...

(F.M.N.) On montait souvent à la Fenêtre de Durand. Alors lui, il avait le droit pour un veau à Chermotane [ʃɛrmɔ̃'tãn]. Donc il fallait marcher, je pense, depuis Médières [me'diẽʁ] peut-être six heures, à l'époque à pied ; pour arriver... alors on passait justement par le Creppon des Tsiaux, Sarreyer, Lourtier [lu:ʁ'cie], après il montait jusqu'à Bonatchiesse [bɔnatʃiesʃ], tous ces hameaux de mayens, et puis ils arrivaient à l'alpage de Chermotane [ʃɛrmɔ̃'tãn].

00:19:43,5

Alors mon père se souvient qu'enfant – parce qu'il accompagnait mon grand-père, donc ils partaient à pied, avec le veau – ils déposaient le veau puis ils revenaient le même soir.

(M.R.) Ah oui, ça fait... pas mal...

(F.M.N.) Voyez. Donc mon père il a des souvenirs d'enfant épuisé, quoi, de cet immense trajet.

(M.R.) C'est long, hein.

(F.M.N.) Ils passaient sous le glacier du Giétroz, pour aller à Chermotane, donc. C'est pour ça qu'il avait aussi beaucoup de souvenirs du haut-val de Bagnes, vous voyez. Et je me souviens quand [mon grand-père] était très âgé, mon père l'amenaît justement à l'alpage de Chanrion, qu'il revoie Chermotane, c'était des souvenirs... toute sa vie il faisait la transhumance jusqu'à Chermotane. Pour amener le veau puis pour aller le rechercher. Parce qu'ils avaient un droit d'herbe, qui était très précieux. Donc ils amenaient le veau. Voilà.

00:20:30

Alors ils étaient toujours liés avec l'or, je me souviens toujours il nous disait « Je regrette tellement parce que je vous aurais montré (rires) où était la mine d'or », mais est-ce que c'était vraiment une mine d'or ? C'était peut-être que... qu'une histoire que l'autre s'était

inventée, vous voyez. On sait pas. Je crois qu'on n'a jamais trouvé de l'or sous le glacier...

(M.R.) Des fois... des fois il y a de la pyrite, mais... je sais pas...

(F.M.N.) Oui, mais alors là-bas je sais pas où ; au Binntal, y a de la pyrite, mais là... Moi, à Bagnes, j'ai jamais vu de la pyrite dans les cailloux. Mais c'est possible... Ou peut-être que l'autre avait envie. Parce que mon grand-père il nous disait toujours « je suis monté à la Fenêtre de Durand et puis je suis monté sur le Mont Avril » – il fait un peu plus que trois mille mètres, y a pas de sentier mais c'est pas vertigineux. Alors une fois, je me souviens avec mes parents – mon grand-père était encore vivant – on est montés jusqu'à la Fenêtre de Durand, mais c'est très long, déjà depuis Chermotane il faut peut-être trois ou quatre heures pour arriver à la Fenêtre Durand, moi je me souviens pas, mais c'est vraiment de la très haute montagne. Et puis après, depuis la Fenêtre de Durand on était montés au sommet du mont Avril et redescendus. Après quand on est [re]arrivés à la maison, on a dit à mon grand-père, il a dû nous dire avec un sourire qu'il avait menti (rires). Il était jamais monté au sommet du Mont Avril.

(M.R.) Ah, d'accord.

(F.M.N.) Voyez, je veux dire, en fait il avait toujours eu envie. Mais lui, il allait pour l'alpage, il avait pas le temps. Voyez ?

(M.R.) Non, c'est clair, on se promène pas dans les montagnes pour faire de l'alpinisme, pour le plaisir...

(F.M.N.) Non, justement à l'époque...

(M.R.) ... c'était fonctionnel.

(F.M.N.) Justement. Alors nous on a dit on est aussi montés au Mont Avril, je me souviens toujours il a été un peu gêné ; il a dû nous avouer qu'il avait triché. Voyez. Alors pour la mine d'or c'était peut-être aussi ça. C'était un souhait transformé en pseudo-réalité. Vous voyez ? Alors voilà.

00:22:00,5 [n° 3]

Et puis après, il nous a dit aussi une autre histoire. Ça c'est en lien avec l'alpiniste Emile Javelle. Donc dans les hauts

d'Orsières. Il nous a raconté : « Emile Javelle » – Parce justement, voilà, il faut encore que je vous dise ça. En fait, vous savez, le patois de Bagnes il est très proche du patois d'Aoste. Et puis, alors, quand j'étais enfant, pour nous c'était très habituel de franchir le Grand-Saint-Bernard pour aller à Aoste, on allait souvent à Aoste. Et mon grand-père, par exemple, tout le matériel pour l'agriculture, par exemple les râteaux, il achetait à Aoste ; parce que, vous savez, les Valdôtains encore aujourd'hui c'est des boisseliers très très doués. Alors mon grand-père il allait très souvent à Aoste pour le matériel agricole. Vous voyez. Donc [pour] lui, passer par Orsières, le Grand-Saint-Bernard, c'était tout à fait habituel.

(M.R.) Oui oui. Et puis c'est vrai que c'était...

(F.M.N.) Donc il a vécu des liens avec les Orserains.

(M.R.) Et puis y a, euh, toutes... par tous ces cols y a beaucoup de... de contacts de part et d'autre, euh...

(F.M.N.) Beaucoup de contacts. Alors quand j'étais enfant, franchir le défilé de Saint-Maurice, aller dans le canton de Vaud, je me souviens une fois mes parents, quand j'avais une dizaine d'années, ils nous avaient fait visiter Lausanne [lo:zan], fait visiter Fribourg [fribu], mais c'était un endroit où on passait jamais !

(M.R.) Ben non.

(F.M.N.) Voyez ? Alors que pour nous c'était très habituel d'aller en Italie.

(M.R.) Bien sûr. C'est beaucoup plus proche. Et puis c'est les mêmes...

(F.M.N.) C'était la même culture, la même population...

(M.R.) ... même population, la même culture, exactement.

(F.M.N.) ... oui, la même population.

(M.R.) Lausanne c'est autre chose.

(F.M.N.) C'était tout à fait autre chose.

00:23:29,5 [n° 3]

Alors c'était une histoire en lien avec la région d'Orsières. La troisième. « Emile Javelle gravissait un jour une pointe, dans le massif du Trient [tri:jɛ]. C'était une

première – mais il a fait beaucoup de premières Emile Javelle – il était accompagné par un guide d'Orsières. Or... – Je sais pas si c'était... il y avait une grande famille de guides d'Orsières, les Crettex de Champex [kretex d şä'pe], je sais pas si c'était un Crettex, il nous a pas dit, mais il était accompagné par un guide d'Orsières... – Or quand ils arrivent au sommet, l'un d'eux soulève une pierre ; et il voit dessous un morceau de métal – un reste de boîte de conserve –. Il se trouvait qu'un berger d'Orsières était déjà monté sur cette pointe et avait laissé cette trace de son passage. Mais ils s'arrangèrent pour laisser à Javelle l'honneur de la "première". » (rires) ... comme ça se faisait beaucoup.

(M.R.) Oui, bien sûr.

(F.M.N.) Parce qu'on sait pas, par exemple, quand ils ont fait la première fois l'Everest, on sait pas si c'est... Hillary ou bien Tenzing qui est arrivé le premier.

(M.R.) Oui, effectivement.

(F.M.N.) Ils ont toujours dit... Il a toujours fallu que ça soit Hillary... mais allez savoir !

(M.R.) Oui. C'est bien probable que ça soit Tenzing aussi.

(F.M.N.) Alors ça m'a fait tout à fait penser à ça. Voilà.

00:24:35 [n° 4]

Alors la quatrième [histoire], ça c'est un souvenir d'enfance. Il avait entre huit et douze ans quand ça lui est arrivé. Il me semble qu'il me disait huit ans, après je me suis dit est-ce qu'à huit ans on aurait confié les moutons, mais en tout cas il était pas adolescent, encore enfant. Parce que l'été, donc, il allait petit berger de moutons, et puis il nous disait toujours « Ils me montaient une fois par semaine un baquet de lait et deux pains de seigle... mais le lait je pouvais jeter parce qu'il tournait, tout de suite ». Il disait « Je sais pas pourquoi ils me montaient un baquet de lait ».

(M.R.) C'était juste pour le... petit plaisir tout de suite, mais...

(F.M.N.) ... un petit plaisir tout de suite, puis le pain.

00:25:14

Alors il me disait : « En été, j'étais petit berger de moutons, en-dessus de la gare actuelle des Ruinettes, dans les pentes entre – ce qui est aujourd'hui – la gare des Ruinettes et les Attelas [le z‿at: 'la]. Un jour il faisait froid... – il nous disait y avait du brouillard, un de ces brouillards qui collent, qui montent un peu comme ça par pipées. – Un jour il faisait froid, et il y avait dans le troupeau un agneau malformé, un peu maladif. Alors j'ai pris un de mes pulls, et je lui ai mis autour du corps – en lui enfilant les pattes avant [dans les manches] –. Ensuite il a voulu aller rejoindre sa mère, qui en a été épouvantée, et est partie en bêlant droit en bas dans la pente, n'est-ce pas. Le petit agneau a couru à sa suite, si bien que tout le troupeau a été pris de panique et s'est mis à descendre à toute vitesse. Il s'est arrêté qu'aux mayens de Verbier – Là ils se sont arrêtés, y avait des gens dans les mayens, ils ont arrêté le troupeau – Et il m'a ensuite fallu remonter. » Voilà. Et puis il nous disait aussi, mais ça j'ai pas noté ici, mais il disait que de temps en temps il devait leur donner du sel. Alors, il était tellement petit qu'en fait c'était dangereux. Quand ils montaient le sac de sel, ils le mettaient sous un rocher à l'abri de la pluie et puis ils mettaient des pierres, comme ça, pour protéger le sac de sel. Et quand ça venait le moment de donner le sel au bétail, il prenait le sac de sel, il devait à toute vitesse monter sur un rocher, et donner les poignées depuis le haut du rocher, parce qu'autrement les moutons l'auraient tué.

(M.R.) Ah, OK, ils se seraient précipités sur lui...

(F.M.N.) ... en pressant. Je sais encore maintenant qu'un enfant [...] ne doit jamais entrer [dans un enclos] parce que les moutons, par panique, l'acculent contre la barrière et puis ils l'étouffent, en fait, vous voyez.

(M.R.) Oui, c'est sûr. Parce qu'ils sont gros. Enfin un bétier, c'est pas...

(F.M.N.) Oui. C'est puissant.

(M.R.) ... et puis même une brebis, hein.

(F.M.N.) Et puis ils se mettent en groupe et ils se poussent les uns les autres ; alors mon grand-père il avait toujours tellement peur de devoir leur donner le sel.

(M.R.) Ah, bien sûr, de devoir... d'être à la même hauteur...

(F.M.N.) Donc il devait avoir, je pense, entre huit et douze ans, comme ça, quand il était tout l'été, seul, en montagne. Donc il était à peu près à deux mille mètres, on peut dire, la gare d'arrivée des Ruinettes c'est mille huit cents mètres... Les Attelas deux mille deux cents... il devait être à peu près à deux mille mètres. Avec les moutons. Voilà.

00:27:20

Alors après c'est... Emile Bruchez. Ça je vous dirai après.

(M.R.) Je vais juste mettre l'appareil en pause, là.

(F.M.N.) Pardon. Mais je vous embête pas pour votre travail, ou bien ?

(M.R.) Non non, pas du tout.

(F.M.N.) ... parce qu'après tout vous avez des visiteurs. J'sais pas. Voilà. Alors ça, je vais vous lire la suivante. Ah, c'est pas une histoire extraordinaire mais c'est une histoire qui parle du... *[bruit du second enregistreur]*... vraiment du dix-neuvième siècle.

(M.R.) Attendez, je vais remettre l'appareil...

(F.M.N.) Oui. J'ai apporté ce livre. Voilà. Je vais vous lire cette histoire. J'ai trouvé il y a quelques jours dans une boîte à livres de Moudon ce livre *Finges. Forêt du Rhône*, écrit par Corinna Bille. C'est une histoire qu'elle a reprise du livre *La fraise noire*, mais qu'elle a un peu remaniée. J'ai vu au dos la dernière phrase : c'est ce que mon grand-père a raconté, mais là [Corinna Bille] n'explique pas le pourquoi.

(M.R.) Ah d'accord.

(F.M.N.) Je vous lis la dernière phrase. Donc c'est à la page cinquante et un, de ce livre *Finges. Forêt du Rhône*. Puis j'ai vu tout derrière, justement, elle dit... Voilà : « Texte recomposé par l'auteur de la nouvelle parue dans *La fraise noire* à l'enseigne de la Guilde du Livre, Lausanne mille neuf cent soixante-

huit. », mais celui-là il est de mille neuf cent septante-cinq. Donc, le titre c'est « Ma forêt, mon fleuve » mais elle l'a repris de *La fraise noire*, et ça c'est en mille neuf cent septante-cinq. Je vous lis la dernière phrase :

00:28:50

« Et j'ai pensé à ces morts qu'on attachait autrefois sur les mulets pour les conduire dans la montagne et qu'on voyait passer la nuit. » Et c'est ce que mon grand-père nous a dit. Mon grand-père Grégoire. Il avait un souvenir. Quand son grand-oncle était revenu d'Amérique passer les dernières années de sa vie à Bagnes, il avait pris mon grand-père Grégoire sur les genoux ; et puis mon grand-père Grégoire avait fait pipi, sur les genoux de son grand-oncle. Le grand-oncle l'avait soulevé, un peu dégoûté, voyez. Il a dit « Oh ! c'est tout mouillé ! ». Alors mon grand-père avait assez de mémoire pour se souvenir de ça, donc je pense qu'il avait quatre ans. C'était un souvenir très fugace qui lui était resté...

(M.R.) Un des premiers souvenirs, oui.

(F.M.N.) Mon grand-père il était né en mille huit cent huitante-huit – donc quand il avait fait pipi ça devait être en mille huit cent nonante-deux, et puis c'est une histoire liée à ce grand-oncle de mon grand-père nommé François, donc François Nicollier. Je vous la lis, hein ?

00:29:56 [n° 6]

« Un de mes grands-oncles, nommé François, était dans sa jeunesse un peu un mauvais garçon. Un jour il s'était âprement disputé avec son père parce qu'il avait remplacé de l'eau-de-vie par de l'eau. » – mon grand-père nous disait qu'en fait ils avaient été faucher ; et puis ils avaient pris la bouteille d'eau-de-vie pour faire des petites pauses, et quand son père avait voulu boire de l'eau-de-vie, [...] elle avait été frelatée par de l'eau, remplacée par de l'eau – « Alors il est parti travailler en Amérique dans une scierie. » – il nous disait « dans le Wisconsin³ » ; et puis il avait écrit beaucoup

de lettres. Mais ses lettres, après, j'aurais dû les copier – j'avais pensé les copier – et après, quand mon grand-père est décédé en mille neuf cent huitante-trois, c'est mon oncle Gaston qui a hérité de ces lettres puis je les ai plus jamais vues. Mais je les ai lues enfant...

(M.R.) Ah d'accord.

(F.M.N.) ... toutes ces lettres qu'il envoyait d'Amérique. Du Wisconsin. Il est revenu à Bagnes vers la fin de sa vie – donc ce grand-oncle François – et logeait à tour de rôle chez les membres de sa famille. Parce qu'en fait, c'est ce que mon grand-père ne comprenait pas, il était revenu pauvre comme Job, il n'avait rien ramené, aucun bien. Eux ils pensaient « L'oncle d'Amérique qui va ramener de l'or », voyez. Voilà. Il avait rien. Donc en fait il était accueilli à tour de rôle chez les membres de sa famille. C'est pour ça que, de temps en temps, il allait chez les parents de mon grand-père.

00:31:17

« Un printemps, il est descendu à Fully [fy'ji:] – parce qu'à Fully y avait la vigne et le mazot [,ma:zɔ], qui existent toujours – Un printemps il est descendu à Fully pour les travaux de la vigne. Un soir, il est mort au mazot [,ma:zɔ], il avait peut-être bu du vin trop froid après le travail. – Comme y avait beaucoup de Bagnards, [...] qui avaient des mazots à Fully, des voisins se sont rendu compte. Donc des voisins ne l'ont pas revu, ils sont venus voir, il était mort – Des voisins sont venus avertir la famille, qui est descendue pour chercher le corps. On l'a remonté sur un char – là il ne disait pas sur le mulet, il disait un char ; maintenant c'était peut-être sur le mulet mais nous il nous disait sur un char, de nuit, sans bruit, parce qu'à l'époque il fallait payer dans chaque village traversé en signe de respect pour le mort, il y avait un impôt pour le mort.

(M.R.) C'est toujours le cas, je crois.

(F.M.N.) Voyez. Ben moi je savais pas, ça. Et mon grand-oncle n'avait pas laissé d'argent.

³ Note de FMN : « J'ai demandé des précisions à mon frère aîné : il s'agit bien du Wisconsin et non du

New Jersey » (contrairement à ce qui avait été dit dans l'enregistrement original).

(M.R.) Mmh, d'accord.

(F.M.N.) Alors mon grand-père il me disait qu'en fait ils mettaient des sacs autour des pattes du mulet...

(M.R.) Ah, pour faire... silencieux.

(F.M.N.) Oui. Alors c'est pour ça qu'après je me suis dit c'était vraiment sur un char ? Lui il m'a dit sur un char. Mais après, quand je vois Corinna Bille, je me suis demandé si peut-être plutôt il était pas attaché sur le mulet.

(M.R.) Ou ça pouvait être le mulet qui tirait le char...

(F.M.N.) Il y avait le mulet, de toute façon. Mais le char aurait fait du bruit.

(M.R.) C'est vrai.

(F.M.N.) Voyez ?

(M.R.) Oui oui.

(F.M.N.) Alors après je me suis demandé si mon grand-père avait dit « pas sur un char » ou si c'était [une mauvaise transcription de ma part] et qu'il avait peut-être été attaché sur le mulet... Mais il m'avait dit – je me souviens – qu'avant d'entrer dans chaque village, ils mettaient des sacs, comme des chaussettes, aux sabots du mulet, pour que ça soit incognito. Ah, y a toujours cette taxe pour le mort ?

(M.R.) Oui. Je crois, oui.

(F.M.N.) Ben, moi j'savais pas, ça, alors j'ai cru que c'était ancien. Voyez.

(M.R.) Je vais juste fermer la porte, pour le...

(F.M.N.) Je vous en prie. Voilà. Alors ça c'était cette histoire, donc ça c'est entièrement dans le dix-neuvième siècle. Puisqu'il a dû décéder, dans les années nonante, quoi. Puisqu'il avait des souvenirs...

(M.R.) Oui c'est clair, dans les années nonante-deux, quelque chose comme ça...

(F.M.N.) Oui. Il a le souvenir en nonante-deux. Après il est décédé ; quelque temps après, quoi.

00:33:44,5 [n° 12]

[...] Alors je vais encore vous dire ses souvenirs du service militaire. Ça c'était en lien, notamment, avec la Première Guerre mondiale, bien sûr.

(M.R.) Oui.

(F.M.N.) Lui, il était cantonné dans la région d'Aigle et Monthey. Alors : « Quand j'étais au service militaire... » – mais tous les soldats faisaient comme lui, hein, ils se privaient de pain pour envoyer à la famille qui avait rien, à la montagne ; puisque les hommes étaient réquisitionnés.

(M.R.) Bien sûr, ils pouvaient pas travailler...

(F.M.N.) Voilà, alors « Quand j'étais au service militaire, le pain que je ne mangeais pas, je le mettais dans le sac de linge sale pour l'envoyer à la maison à Bagnes où il y avait peu à manger. » – Les officiers se sont rendu compte. Alors les officiers ont contrôlé les sacs de linge, il nous disait, avec la baïonnette, voyez, ils appuyaient puis ils se rendaient compte s'il y avait quelque chose de dur.

(M.R.) ... de dur dedans.

(F.M.N.) Oui. Il me disait il voyait encore le geste : ils alignaient les sacs de linge sale puis ils piquaient. Comme ça. Oui « Les officiers contrôlaient les sacs de linge, et empêchaient aux soldats d'envoyer le pain. Il était tout à fait antimilitariste, mon grand-père, parce qu'il avait ces souvenirs-là... »

(M.R.) Moui, bien sûr.

(F.M.N.) ... très durs ! Et puis, allez ! après il fallait le jeter.

(M.R.) Il fallait jeter ?

(F.M.N.) Jeter le pain.

(M.R.) Ah, d'accord. Même pas... Ils pouvaient même pas le... manger. Ils...

(F.M.N.) Non. Ils devaient le jeter.

(M.R.) Ah, pour bien montrer, euh...

(F.M.N.) Parce que, en fait, ils avaient soustrait à l'armée, vous comprenez.

(M.R.) C'est la punition, bien sûr.

(F.M.N.) Alors ça... ça, il était révolté. Et puis une autre chose : « Quand j'ai dû partir pour la Première Guerre mondiale, on ne nous a pas laissés rentrer pendant plusieurs mois. Je n'ai pas pu rentrer pour m'occuper des abeilles. » – il avait un rucher – « Quand je suis venu, toutes les colonies étaient mortes. » Ça, pour lui, c'était terrible, parce qu'en fait, voyez, ils avaient pas de sucre. Le miel c'était un aliment.

(M.R.) Bien sûr. Et puis, oui, c'est important... pour la conservation, les confitures...

(F.M.N.) Très important, justement. Fondamental. Alors ils avaient pas laissé envoyer le pain, ils avaient fait crever les abeilles ! Alors il avait une colère contre l'Armée, très très forte, qui l'a jamais quitté.

(M.R.) Et surtout qu'à l'époque... puis c'était tellement important le... le respect de la nourriture, de... de ce qui fait la base de la vie, donc là c'était vraiment un crime.

(F.M.N.) Oui. Et puis je pense qu'à l'époque, comme un peu encore aujourd'hui, les officiers venaient sûrement des classes aisées...

(M.R.) Oui ; ils se rendaient pas compte...

(F.M.N.) Donc ils se rendaient pas compte.

(M.R.) Puis ils venaient p't-être pas de... du Valais. S'ils venaient d'une ville, en Suisse allemande, ou même de Lausanne, Genève...

(F.M.N.) ... justement, oui, oui...

(M.R.) ... ils se rendaient pas compte.

(F.M.N.) Ils se rendaient pas compte, mais pour lui, ça et ça, c'a été deux souvenirs... épouvantables. Epouvantables, oui. Alors après, attendez, il y en a encore. Là, euh, je cherche.

(M.R.) Et puis les abeilles, en plus, y a...

(F.M.N.) Voilà. Ici. Les abeilles. Et puis lui, il aimait les abeilles.

(M.R.) Et puis y a tout un symbole. Parce que les abeilles c'est pas juste... c'est pas des animaux... domestiques...

(F.M.N.) Non

(M.R.) C'est des messagers, c'est... c'est...

(F.M.N.) Alors justement, moi je l'ai encore beaucoup aidé, jusqu'à sa mort, pour le rucher. Je faisais avec lui. Après, par exemple, il arrivait plus à extraire le miel, c'était un travail trop fin pour enlever les opercules, tout ça, alors moi je faisais. Puis j'allais l'aider au rucher. Il aimait beaucoup ses abeilles. C'est pour ça qu'il a fumé la pipe, déjà adolescent. Il a eu des abeilles en même temps qu'il s'est abonné aux journaux. Déjà adolescent, quoi, il avait beaucoup d'intérêts. Alors il a tout le temps fumé la pipe, c'était lié aux abeilles, vous voyez...

(M.R.) Bien sûr. Pour la fumée, pour faire partir les abeilles...

(F.M.N.) ... à son travail d'apiculteur. Alors il s'est mis à la pipe. Voilà.

00:37:13 [n° 20]

Alors là c'est de nouveau... extraordinaire. Et c'est... c'est toujours de mon grand-père. « Une manif... » – donc c'est, je vous dis comme il nous racontait, très sobrement ... « Une manifestation extraordinaire. Deux bûcherons étaient en forêt » – donc il nous l'avait située où, en-dessus de Médières – « et sciaient un tronc. » – alors ça, voyez, c'était avec la scie de long, ils étaient deux, bien sûr, pour la scie. Ils sciaient un tronc. « Ils avaient traversé le tronc, mais l'arbre ne tombait pas. Ils traversent et retraversent, toujours sans succès. Il ne leur est plus resté qu'à revenir le lendemain. » Voilà.

00:37:53 [n° 21]

Et puis encore, ça c'est aussi extraordinaire. Les deux dernières histoires qu'il m'avait racontées. « Autrefois, la nuit, on rencontrait souvent des fantômes. Le fantôme posait toujours la même question : "A qui est la nuit ?" Si l'homme répondait "A moi et à toi", il pouvait continuer son chemin. Il ne fallait surtout pas dire "A toi et à moi". » Fin de l'histoire.

00:38:24

Et puis la dernière. Vous savez, maintenant la commune s'appelle Val de Bagnes parce que la commune de Vollèges et la commune de Bagnes ont fusionné, ces dernières années. Avant c'étaient deux communes. Et puis il y a un bisse – qui existe toujours, on l'appelle le bisse du Levron – qui passe justement un peu vers les Ruinettes, là, dessous, entre Verbier et les Ruinettes – il traverse la pente, et puis après, en fait, il se jette dans la falaise. Je ne sais pas si vous connaissez, il y a le lieu-dit la Chapelle de Saint-Christophe. Depuis Verbier, quand on va par les hauts, en direction de Vollèges, on arrive à une grande chute, un peu comme au Bois de Finges, si vous voulez, c'est comme un petit Bois de Finges [ou un petit Illgraben]. Et puis à la

chapelle de Saint-Christophe, quand j'étais enfant, et encore maintenant, il y a chaque été la procession, à la fête de Saint Christophe. [Et la chapelle de] Saint-Christophe est au bord de la falaise [...]. Puis quand on monte un peu depuis le sentier, on arrive à des ruines d'un château du Moyen-Age, au lieu-dit Le Château, et puis juste dessus du château, y a le bisse du Levron qui arrive pour hydrater les gens du Levron. C'est pour ça qu'on dit le bisse du Levron. Mais là, l'eau, elle tombe dans la falaise, elle fait une chute, une cascade, vertigineuse, très haute, et puis après ils la récupéraient en bas pour avoir l'eau pour le village du Levron. C'est pour ça que ça s'appelle le bisse du Levron.

(M.R.) Ah oui.

00:39:57 [n° 21b]

(F.M.N.) Alors, en bas, si vous voulez, c'est vraiment comme un peu à la forêt de Finges, voyez, y a des laves torrentielles, alors là aussi c'est un peu dangereux, ce grand cirque rocheux. Alors y avait un pont – maintenant c'est la route, à l'époque c'était un pont plutôt de bois, s'il était emporté ils le refaisaient – et puis cette histoire elle se passe sur ce pont, qui est en bas, donc, la connexion entre le village de Vollèges [...] et le Châble. Où les gens passaient quand ils se rendaient à Martigny. C'est comme un...

(M.R.) Evidemment, c'était la route principale, euh...

(F.M.N.) C'était la route principale, oui. « Près du pont qui traverse le torrent, entre Bagnes et Vollèges, on rencontrait parfois un jeune homme, très beau, inconnu de tous. Certains disaient "C'est le Diable". D'autres disaient "C'est Jésus". Parce quand on se retournait, il avait disparu. » Voilà.

(M.R.) Incroyable.

(F.M.N.) C'est la dernière histoire de mon grand-père.

(M.R.) Oui, c'est une jolie histoire.

(F.M.N.) Voilà.

00:41:21

Et puis alors maintenant, on peut passer à celles de Marie Gailland. Donc nous on disait Tante Marie. C'est ces gens qui habitaient derrière le four à pain. Tante Marie elle était née en mille neuf cent dix-huit, décédée en deux mille treize. Donc c'était elle qui avait une jambe raide, suite à la tuberculose osseuse.

(M.R.) Ah oui.

(F.M.N.) Elle nous racontait elle avait dû rester alitée deux ou trois ans, minimum, quand cette tuberculose osseuse s'était déclenchée. Elle avait regardé ça comme une adolescence terrible, quoi.

(M.R.) Mmh, bien sûr.

(F.M.N.) Après elle avait survécu mais sa jambe était restée raide. Oui. Donc son père c'était Louis Gailland, qui était un ami de grand-père Grégoire. Il avait peut-être deux ou trois ans de plus, mais ils étaient presque contemporains. Et puis sa mère c'était Delphine, que j'ai très bien connue. Delphine elle était très gentille ; je l'ai connue toute petite ; encore avec l'habit un peu ancien. Et puis elle disait tellement gentiment – elle était minuscule – elle disait tellement gentiment : "Tu sais, on est toujours beau pour quelqu'un". (Rires) C'était très gentil, elle était... elle avait un cœur d'or. J'ai jamais oublié cette phrase. C'était pour nous donner du courage, quand on avait un peu de chagrin. Louis et Delphine avaient une autre fille, Yvonne, qui s'est mariée, et qui (a) vécu à Fontenelle [fɔ̃t̪i'nel]. Mais Marie Gailland elle est restée vivre avec ses parents, jusqu'à leur mort elle a toujours vécu dans la maison. Alors eux, c'était une famille très critique. Sur ces histoires de diables et de revenants.

00:42:31

Alors je vous dis ce que m'a dit Marie Gailland [...]. Non... Attendez... Ah oui ! Je reviens à Grégoire parce qu'il avait encore [une ou deux histoires que je n'ai pas dites]. [...] Oui, y a encore ça. Qu'il nous racontait. De... de la vie d'autrefois.

00:43:07,5 [n° 7]

Alors c'est de nouveau Grégoire Nicollier : « Autrefois, le temps du Carême était très

strict » – on y arrive bientôt, hein, cette année, samedi – « Je me souviens qu'on mettait les restes de viande dans une armoire de la cuisine... » – c'était très froid, les cuisines, c'était enterré et puis sans chauffage, pratiquement pas de chauffage ; juste un peu le potager pour cuisiner – « et qu'on venait les regarder de temps en temps, pour devoir résister à la tentation. » Il nous disait aussi – ça j'ai écrit et puis après il y a une autre qui me revient, que j'ai pas écrite mais j'peux vous la dire – « En ce temps-là, » – donc pour le Carême – « on achetait des petits tonneaux. Chacun contenait une centaine de harengs saurs : un de ces tonneaux coûtait cinq francs. » Voilà. Et puis il nous disait encore que le [...] Mercredi des Cendres, le matin, on retrouvait dans plusieurs maisons de Bagnes, et sûrement du Valais, des personnes très âgées mortes dans le fauteuil, à côté du pierre-ollaire. Parce qu'en fait, elles avaient tellement mangé le Mardi gras, qu'elles avaient pas pu digérer. C'était leur dernier jour de fête, en fait. Elles se laissaient mourir. Il nous disait très souvent, le matin, dans le fauteuil y avait une ou deux personnes âgées qui étaient mortes. A côté du pierre-ollaire. D'avoir trop mangé les derniers jours avant le Carême.

(M.R.) C'est une belle mort, en quelque sorte.

(F.M.N.) Oui. Et puis il nous disait aussi qu'il était quand même un peu révolté – il était aussi anticlérical, mais pour d'autres raisons –, qu'il avait souffert. Il nous disait [que] c'était pas tellement juste parce que les prêtres ils mangeaient quand même de la viande dans le Carême : ils avaient des exceptions. Mais nous c'était absolument interdit. Puis on devait aller regarder les morceaux.

(M.R.) Ah ? En plus regarder pour bien, euh, se mortifier...

(F.M.N.) Pour résister à la tentation. Oui.

00:44:55,5

[...] Alors maintenant je vous dis, pour Tante Marie. La quatorze.

00:45:12

Voilà. Justement, la famille Gailland elle ne croyait pas aux histoires de revenants. Alors ils interprétaient comme on aurait interprété avec la science d'aujourd'hui.

(M.R.) Bien sûr.

(F.M.N.) [...] C'était une famille qui était curieuse, ces Gailland.

(M.R.) ... Avec un regard critique...

(F.M.N.) Ils s'intéressaient beaucoup, ils étaient cultivés, on peut dire. On dirait intellectuels. Sans... sans juger les autres personnes de Médières. Mais eux ils avaient une curiosité intellectuelle.

(M.R.) Le regard est différent.

(F.M.N.) Voilà. Donc ils cherchaient le pourquoi. Au lieu de croire. Tandis que Grand-Père il nous racontait ses histoires sans donner son avis.

(M.R.) Juste neutre...

(F.M.N.) Neutre. Très neutre. Eux ils interprétaient.

[n° 14]

Alors : Marie Gailland, la première [histoire]. « Un garçon de Verbier venait faire la cour à une fille de Médières, ce qui déplaisait et à la fille et à ses parents. Alors, Lucien Nicollier » – un autre oncle de mon grand-père Grégoire – « décida, en accord avec la famille, de faire une farce pour décourager le prétendant. Un soir il se rendit près des granges et... » – y a encore une de ces granges qui existe ; une elle a été abattue mais quand on va à pied de Médières à Verbier-village on passe à côté de cette grange, de ces granges, (mais) maintenant de cette grange. – « Un soir il se rendit près des granges, qui sont situées entre Médières et Verbier, il sortit la chemise de son pantalon, mit une sorte de cagoule sur la tête et tint une bougie allumée à la main. » – le prétendant, en fait, il remontait à Verbier – « Le prétendant, quand il a vu la lueur, il a cru que c'était un revenant. Il n'a pas osé passer, il est redescendu passer la nuit à Médières, si bien qu'il n'y a pas eu l'effet escompté. » (Rires) C'est ça ! [...] Je pense il descendait de jour, ça allait pas de mettre

une bougie, voyez... c'était toujours associé à la nuit...

(M.R.) Oui, bien sûr.

(F.M.N.) ... ces histoires-là, vous comprenez, toujours à la nuit...

(M.R.) Mais c'est vrai que les revenants ils viennent plutôt la nuit...

(F.M.N.) Oui, toujours la nuit. Voilà.

00:47:03 [n° 15]

Et puis, une autre histoire où, justement, si vous voulez, une autre famille aurait cru que c'était un effet du Diable, un maléfice du Diable, mais elle, elle racontait ce qui s'était réellement passé. Deuxième histoire de Tante Marie. « Un garçon du village » – donc de Médières, elle était aussi de Médières, bien sûr, Tante Marie – « un peu timide, était venu rendre visite à la sœur de Tante Elise. » – Tante Elise moi je l'ai connue enfant, elle était très très âgée. Elle est morte quand j'avais peut-être dix ans ; mais elle a passé les dernières années de sa vie à l'EMS à Montagnier, à La Providence, et puis je me souviens toujours que mon grand-père il l'avait beaucoup grondée, parce que Grand-Père, comme il était justement cultivé, lui il avait gardé tous les objets anciens. Alors il me disait « Je comprends pas Tante Elise, elle a vendu au brocanteur des épées de l'époque de Napoléon, qu'elle avait. » Vous voyez, Tante Elise était très douce, gentille. Alors voilà, je recommence. « Un garçon ... » – c'était la maison juste voisine, [celle de] Tante Elise. – « Un garçon du village, un peu timide, était venu rendre visite à la sœur de tante Elise. » – toujours cet oncle, Lucien Nicollier – « Lucien Nicollier a pris une corde, de cette fille » – donc c'étaient les cordes en chanvre, les cordes à foin, en chanvre – « a attaché la porte au sureau qui est devant, si bien que l'homme ne pouvait plus s'en aller. En passant le bras par une fenêtre, il est quand même arrivé à couper la corde. Ça a été une grosse déception quand ils se sont rendu compte qu'ils avaient coupé une des cordes en chanvre de la fille. » – Et puis elle rajoutait, Tante Marie, « Il fait bien se souvenir qu'en ce temps-là il n'y avait pas

de lumière dans les villages. » Mais vous voyez, une autre famille elle aurait dit « C'est le Diable. Le Diable qui a attaché. » Mais Tante Marie elle savait très bien.

(M.R.) Oui, qu'il y avait ce...

(F.M.N.) Voyez, justement ; justement, c'était pas la même... pas du tout la même interprétation...

(M.R.) Mmh... vision.

(F.M.N.) ... la même vision.

00:48:54 [n° 22]

Et puis [deux autres histoires,] la vingt-deux et la vingt-trois. Alors là ça parle des revenants. Mais toujours d'une façon critique. « Mon père... » – alors c'est la troisième, la suivante – « Mon père, Louis Gailland, travaillait à l'usine électrique sous Verbier. » – C'était l'ancienne usine électrique, il reste encore des toutes petites traces, des sortes de dalles par terre, je me souviens, on les voyait sous Verbier-village [où il] y a la station d'épuration, puis encore dessous, y avait une première usine électrique.

(M.R.) D'accord.

(F.M.N.) Je me souviens que mon père me disait « Quand l'électricité est arrivée, à Médières, on avait le droit de laisser allumée qu'une lampe ». Alors on venait tous [dans] la même pièce, comme quand l'obscurité venait, n'est-ce pas. Alors donc : « Mon père, Louis Gailland, travaillait à l'usine électrique sous Verbier. Ils étaient trois ouvriers et faisaient les équipes. Une fois, alors que mon père revenait du travail à quatre heures du matin, il a vu devant lui sur le chemin un "blanc" à genoux. » – Vous savez, les blancs c'était ceux qui étaient de la Confrérie du Saint-Sacrement. Ils avaient la cagoule blanche, un peu comme le Ku Klux Klan...

(M.R.) Oui oui, je vois.

(F.M.N.) Mais en fait, c'était pas [le Ku Klux Klan]. C'étaient les pénitents. Dans les processions, ils mettaient la grande robe blanche, et puis la cagoule ; tout à fait comme celle du Ku Klux Klan, en fait. Alors, donc, je relis : « Mon père Louis Gailland travaillait à l'usine électrique sous Verbier. Ils étaient trois ouvriers et faisaient les

équipes. Une fois, alors que mon père revenait du travail à quatre heures du matin, il a vu devant lui sur le chemin un "blanc" à genoux. Un blanc, c'était une personne spécialement pieuse, et qui faisait pour cela partie de la Confrérie du Saint-Sacrement. Mon père avait toujours sur lui un gros bâton pour la route. Il a dit au blanc : "Parle, ou je te frappe." Le blanc ne bougeait pas et ne répondait pas. Il avait l'air tout à fait immobile. Alors mon père a commencé à le frapper. Alors le blanc a crié, et a dit qu'il avait fait ce soir-là le vœu de prier sans parler. Ma mère, Delphine, riait des histoires de revenants, et allait souvent sur le chemin à la rencontre de mon père. »

00:51:05 [n° 23]

Voyez [...] les différentes interprétations de Tante Marie, Marie Gailland. Et puis la dernière histoire. C'est ça. « Une fois, quelqu'un passait devant une grange isolée. Il a entendu dedans de pas, des coups, du bruit. Il a voulu voir si c'était la chenegougue [ʃini'gugə]. Mais quand il a ouvert la porte, il a vu que c'étaient des chats. » Voyez les... (rires), les esprits critiques...

(M.R.) Exactement... qui vont vérifier eux-mêmes...

(F.M.N.) Il fallait vérifier. Voyez ?

(M.R.) ... c'est génial...

(F.M.N.) C'est très touchant.

(M.R.) Quelqu'un d'autre aurait pas vérifié ; il serait parti en courant...

(F.M.N.) Non ! C'était la chenegougue, vous voyez.

(M.R.) Et là c'était un chat...

(F.M.N.) ... à coup sûr, la nuit...

(M.R.) C'était le chat-negougue.

(F.M.N.) Elle a dit "des chats", alors... C'était la saison de l'amour des chats, j'en sais rien. Peut-être même, hein.

(M.R.) Oui, c'est vrai : ils font un de ces bruits !

(F.M.N.) Il font un de ces bruits. Moi j'ai... J'ai associé à ça. Elle m'a pas dit ; mais elle a bien précisé que c'étaient des chats.

(M.R.) Des chats, oui. Puis c'est assez terrifiant le bruit qu'ils font quand...

(F.M.N.) Justement. Alors, vous voyez, c'est comme quand j'ai – hm – je suis intervenue là... à la projection du film, mon mari il m'a dit « Moi je pense que c'était les migrations des grues » [en lien avec la chenegougue].

(M.R.) Oui, oui.

(F.M.N.) Parce que les grues, quand elles migrent, c'est toujours de nuit. Tandis que les cigognes c'est de jour. Les cigognes, peut-être qu'elles ne s'arrêtent pas quand elles partent d'ici... Parce qu'à Moudon il y en a, on les voit partir en migration.

(M.R.) Oui effectivement.

(F.M.N.) C'est très joli de les voir, parce que nous, comme on est famille d'accueil, je [les] montre aux enfants : c'est comme chez les humains. Il y avait une vingtaine de cigognes sur le toit de l'immeuble en face du nôtre. Et puis, tout à coup, on a vu : elles ont commencé à voler, elles ont tourné en rond, elles sont parties. Donc elles partaient pour la migration ; vers le sud. Puis après deux-trois minutes, une revient. Et puis elle est allée un peu plus loin dans Moudon vers la vieille-ville, et elle est revenue avec un jeune : elle venait chercher le retardataire !

(M.R.) Ah ! bien sûr...

(F.M.N.) C'était très joli.

(M.R.) Ah, excellent. Ils se sont rendu compte qu'il (en) manquait un, puis...

(F.M.N.) Oui oui. Ils ont envoyé une estafette aller rechercher l'autre, le jeune. Ils ont tourné un peu plus loin dans Moudon. Ah, mais pourquoi elle retourne ? Revenue avec un plus jeune...

(M.R.) Avec un plus jeune.

(F.M.N.) Revenue le chercher. C'était très joli. Alors on avait montré ça aux enfants. Et puis, alors, justement, Christian il dit « Mais les grues, quand elles partent, elles arrêtent pas de... de cliqueter, comme ça, de caqueter, de faire un grand... un bruit comme ça crrric crc, crôwc. Alors l'interprétation de mon mari Christian c'est « Est-ce que, peut-être, ils entendaient la... »

(M.R.) ... la procession des...

(F.M.N.) ... la prochaine migration des grues. »

00:53:21

Et puis pour la pâte de... Aargh, j'aurais dû vous apporter... J'ai à la maison... je crois que j'ai gardé encore des cantharides desséchées, j'ai oublié de vous [les] apporter... Je n'y ai pas pensé.

(M.R.) Ah oui ! la pâte de cantharide...

(F.M.N.) Justement. C'était aphrodisiaque, ils savaient : ils donnaient au bétail. Et puis alors des femmes seules, c'est possible qu'elles aient mis sur un bâton, comprenez, comme un sex-toy, en fait, cette pâte de cantharide, vous savez...

(M.R.) Moui, bien sûr.

(F.M.N.) Moi j'pense que l'histoire du bâton... en Valais c'était plus les tabourets. Mais moi je suis sûre qu'y avait quelque chose, avec les cantharides.

(M.R.) Ah, d'accord.

(F.M.N.) Parce qu'ils connaissaient de très très loin ; puisque ces paysans [utilisaient...]

(M.R.) Mais pour le bétail, ça s'emploie comment ? On les fait à manger, ou bien ?

(F.M.N.) Alors, ils disaient, euh, c'était un père et son fils, mais ils sont décédés, pas tellement longtemps après... Ils m'ont dit, dans les années huitante, que eux... En fait, avec mon frère Grégoire qui s'est intéressé au patois, j'avais répertorié les noms de plantes en patois, puis les usages domestiques. Ça avait paru dans la *Murithienne*. J'étais allée interroger des paysans ; justement, à Bruson, c'était les deux Besse ; ça devait être le papa et son fils. Eux ils m'avaient raconté, ils m'avaient montré ces insectes. C'est surtout sur les ciguës – nous on dit les ciguës, c'est pas forcément des ciguës, mais des ombellifères – il y en a plein ! Ils grignotent les feuilles, on voit les feuilles, elles sont toutes perforées. J'aurais dû vous apporter, ça me revient maintenant. C'est des cantharides... Après j'avais fait identifier ici à Lausanne, en Zoologie, ici au Musée, [pour déterminer] l'espèce. [Ils disaient que] quand on a une vache qui tombe pas en chaleur – pour eux, bien sûr, c'était très important qu'elles vêlent...

(M.R.) Ben oui.

(F.M.N.) Alors, on cuisait des pommes de terre, puis on allait attraper ces insectes –

mais y en avait des centaines – et puis on en mettait six ou sept dans une pomme de terre cuite et puis on [la] mettait dans la bouche de la vache. Et puis après les chaleurs venaient.

(M.R.) Ah bien sûr.

(F.M.N.) Donc ils connaissaient. Ils connaissaient l'effet. Et moi j'ai toujours pensé que les bâtons de sorcières c'était ça. Ils savaient [les effets] peut-être des plantes, mais en tout cas des cantharides. J'ai toujours, j'ai toujours pensé qu'il y avait quelque chose de... de...

(M.R.) Oui oui, qui fait, euh...

(F.M.N.) Oui. Comme un sex-toy, en fait. Puis les sorcières c'était beaucoup des femmes seules, hein, ou des hommes seuls, voyez. Je me suis toujours dit, j'ai pensé qu'y avait quelque chose.

(M.R.) Quelque chose avec ça, oui.

(F.M.N.) Oui. Puisqu'il y avait un effet...

(M.R.) ... aphrodisiaque...

(F.M.N.) ... euh, sur l'appareil génital. Voyez. Et puis bétail et homme, c'est souvent pareil, hein, les effets...

(M.R.) Oui, bien sûr, on a associé les... manières de faire à l'un et les manières de faire aux autres.

(F.M.N.) Ils les soignaient de la même façon, de toute façon. N'est-ce pas ?

(M.R.) Oui, ça fi... ça finissait déjà pas toujours bien quand, euh... une femme avait des problèmes à accoucher. On s'occupait d'elle comme de... d'une vache qui vêle...

(F.M.N.) Comme d'une vache, justement.

(M.R.) Ça s'fini pas toujours bien.

(F.M.N.) Justement. Oui. Oui.

00:56:04

Alors ça c'était Tante Marie. Je crois que je vous ai tout dit. Oui. Mais, critique, hein, très critique ! Et puis, après, justement, quand j'avais été interroger pour les noms de plantes, j'avais été à Lourtier : le papa [d'Emile Bruchez dont j'ai déjà parlé] il s'appelait aussi Emile Bruchez, c'était un contemporain de Grand-Père. Et puis ils s'estimaient beaucoup, [ils étaient] de la classe ils disaient, hein... Je sais pas si vous avez vu le film sur la vache, Vedette, tout dernièrement il est sorti : c'est des Parisiens à

qui une dame d'Evolène a confié son ancienne reine de l'alpage de l'Etoile : la vache venait trop âgée elle perdait les combats, elle était très triste, la vache. Alors elle s'est rendu compte que la vache était triste, alors les dernières années de la vie de la vache, elle l'alait plus, mais elle la laissait au mayen. [...] Le film l'a été tourné là [aux mayens d'Arbey] et puis c'est un couple de Parisiens qui venaient en vacances chaque année, alors ils ont dû gérer Vedette...

(M.R.) Ah, d'accord...

(F.M.N.) ... tenir compagnie à Vedette. Le film vient de sortir. Le film est très beau. Son titre c'est "Vedette". Alors, elle... Attendez, pourquoi je vous raconte ça ?

(M.R.) A propos des cantharides ?

(F.M.N.) Non. C'était pas... C'était en rapport avec Emile Bruchez.

(M.R.) Ah oui.

(F.M.N.) Mais pourquoi je vous ai dit ça ? Aah ! Maintenant je perds mon fil. Ah ! Mais ça va me revenir. Et puis alors justement, ils s'occupent de Vedette... [...] Et puis c'était la reine. Elle était reine à l'Etoile. Maintenant je sais plus pourquoi je vous dis ça – peut-être ça me reviendra.

00:58:09,5

Ah oui oui, je sais pourquoi, ça me revient, parce qu'on parlait de la classe : ils disent pas "les contemporains", ils disent "on est de la classe".

(M.R.) De la classe, oui.

(F.M.N.) Et puis, en fait, il est très beau, ce film, parce que les éleveurs d'Hérens [e·'ʁɛ], c'était très machiste, hein, très patriarchal, c'est pas tellement dit ; ils font beaucoup de publicité pour, vous savez, la finale cantonale à Aproz [a: 'pʁo].

(M.R.) Oui, absolument.

(F.M.N.) [...] Allez voir ce film sur Vedette, c'est très beau. C'est un femme qui est paysanne, donc, qui a son petit troupeau. Puis justement, elle confie Vedette à ce couple de Parisiens, parce qu'elle doit redescendre faire les foins, elle peut pas tenir compagnie à Vedette. Pour pas la laisser seule. Voilà. Alors elle confie cette tâche à ce couple de

Parisiens. [...] C'est très beau, le film, parce que les Parisiens lui disent "Mais comment tu tu gèreras quand Vedette mourra ?" La paysanne elle dit "Hooou, je sais pas trop ! Je sais pas qu'est-ce que je vais faire. Ça va me faire tellement un choc. En tout cas j'la mangerai pas." [A la fin de l'été ils rentrent à Paris. Quand ils reviennent l'année suivante,] ils demandent "Et puis Vedette ?", elle dit "Oooh, vous avez pas reçu le mail, on vous l'a envoyé, avec ma nièce : elle est morte" – parce que c'est la nièce qui va reprendre l'élevage, en fait.

(M.R.) Ah, d'accord.

(F.M.N.) La nièce elle est toute jeune, elle a vingt ans. [...] Elle vient au mayen, pour raconter aux Parisiens.

(M.R.) Hmm, d'accord.

(F.M.N.) [...] Elle dit aux Parisiens : « Mais moi ça m'a fait un coup ! Parce qu'avec Vedette on était de la classe. » (Rires) Vous voyez. C'est pour ça que je vous parlais de la classe.

(M.R.) Mais bien sûr. Ça fait des liens, hein.

01:00:48

(F.M.N.) Ça fait des liens. [...] Mais en Valais on disait pas "contemporain", on disait "de la classe".

01:01:50

[...] Mon père il m'avait dit, c'était très important, la classe [...]. L'école c'était dans les villages, elle s'arrêtait très tôt ; [...] c'était tous degrés [ensemble], c'étaient les enfants du village, de toute façon ils se voyaient tout le temps. Mais pour le catéchisme ils allaient à l'église paroissiale, [...] ils descendaient au Châble. Pour descendre, ils avaient assez vite fait, puis fallait remonter une heure. Vous voyez, Médières c'est à mille trois cents mètres. Le Châble c'est à huit cents. Ils couraient presque en-haut, mais il fallait quand même presque une bonne heure pour remonter. Alors ils se connaissaient tous de la classe, filles et garçons, de toute la paroisse [qui est grande]. [...] Et puis le cimetière il est encore au Châble – il n'y a pas d'autre cimetière. C'était bien là qu'on voyait que c'était

l'église paroissiale. Alors ils se connaissaient tous, les jeunes, de chaque classe, de chaque année, parce qu'ils étaient dans la même classe pour le catéchisme...

(M.R.) Pour le catéchisme : c'était ça qui était le lien, en fait.

01:03:21

(F.M.N.) A l'époque, c'était le lien. Alors mon grand-père il était de la même classe que Emile Bruchez père ; de mille huit cent huitante-huit. Et puis, y avait une plante, mon grand-père savait plus me dire, qui s'appelait en patois le *rī de trēhle*⁴. Alors, on est montés avec mon frère, moi et puis Emile Bruchez père, de mille huit cent huitante-huit. [...] On l'a pris en voiture ; il avait été berger à l'alpage de Mille [mil'], sous Le Rogneux [ʁɔ'ɲø] [...] du côté des Combins [kɔ̃bɛ̃]. Et là il a dit « Si vous me montez à l'alpage de Mille, je sais où trouver cette plante. »

(M.R.) Ah, le... le *chòchebèn*⁵.

(F.M.N.) Parce qu'en fait c'était les racines qui avaient le parfum.

(M.R.) Ah, d'accord.

(F.M.N.) Et puis, il les brûlait. [...]. C'est aussi une ombellifère. Après, elle est assez répandue, mais lui, il fallait qu'il nous la montre ! Et puis lui il se souvenait où à l'alpage il la prenait. Parce qu'en fait, il ramassait les racines et puis il les brûlait –

⁴ Et non pas le *chòchebòn* [ʃɔʃbɔ̃] comme dit dans l'enregistrement original (correction postérieure de FMN). La prononciation *rī de trēhle* – [ʁi: də 'trələ], *rī de trēchle* en graphie commune pour les patois – est celle d'Emile Bruchez père et fils (n. d. FMN).

Cf. aussi F. et G. NICOLLIER [1984 « Les plantes dans la vie quotidienne à Bagnes : noms patois et utilisations domestiques », *Bull. Murithienne*, 102 : 129-158, p.149] : *utrēhle*, *rī d'utrēhle*, *rī d'ōtrēhle*, *rī de trēhle*, *rī de trēfle*, (*rī* = "racine") n.f. "impéatoire", *Peucedanum ostruthium* ; il est précisé là que « on en fait de la tisane pour mettre les vaches en chaleur ; les racines séchées sont brûlées pour parfumer et désinfecter les appartements ». Le *Dictionnaire du patois de Bagnes* [COLL., 2019, *Dictionnaire du patois de Bagnes. Lexique d'un parler francoprovençal alpin*, éd. des Patoisants de Bagnes, Commune de Bagnes - Musumeci, S.p.A., Aoste, 1228 pp. + 142 p. (index)], p. 760, sous *outrēshle*, donne *ri d'outrēshle* – var. *ri d'utrēshle* – avec le même sens.

⁵ Le *rī de trēchle*, voir note précédente.

vous savez, avant, les [ramassoires]. Alors il mettait ces racines séchées dans la ramassoire, il mettait le feu puis il se promenait dans la maison pour parfumer les pièces...

(M.R.) Ah oui ! bien sûr.

(F.M.N.) C'était un peu désinfectant.

(M.R.) Oui, absolument.

(F.M.N.) Alors, on l'a monté, on est sorti là – parce qu'il faut arracher [la plante], bien sûr, puisque c'est les racines qui sont [utilisées].

(M.R.) Bien sûr, il faut...

(F.M.N.) Il nous a montré la plante, il a dit « Je crois bien que c'est celle-là ! ». On a arraché les racines qui étaient parfumées, il a dit « Celle-là ! », avec un grand sourire. Vous voyez, les souvenirs, [depuis si longtemps...].

(M.R.) Oui oui, c'est très bien.

(F.M.N.) Alors Emile Bruchez, justement, j'ai profité de demander s'ils savaient des histoires de revenants. Emile Bruchez père il se souvenait pas beaucoup ; mais c'est son fils, aussi Emile, né en mille neuf cent quatorze, mort en deux mille huit, qui m'en a racontée une. Et puis la fille d'Emile Bruchez – elle vit toujours – qui s'appelle Marguerite née Bruchez épouse Perraudin : elle a épousé un descendant de Perraudin qui a fait la théorie des glaciers.

(M.R.) Ah ! oui...

(F.M.N.) A Lourtier. Elle habite, Marguerite Bruchez, à côté du Musée des Glaciers [= la Maison des Glaciers], à Lourtier, et c'est elle qui fait visiter. Je sais pas si elle fait toujours, maintenant elle [est âgée].

01:05:44

Alors, quand je lui ai dit que j'étais la petite-fille de Grégoire – elle est nettement plus âgée que moi, parce que mon grand-père il s'est marié et il a eu des enfants un peu tard [...], quand ils arrivaient à reprendre le train de campagne, avant ils avaient pas les moyens, de se marier – et puis elle, alors en fait elle m'a traitée comme si on était cousins ; quand elle a compris que son grand-père et mon grand-père étaient des

grands amis, parce qu'ils étaient de la même classe du catéchisme.

(M.R.) Oui, bien sûr.

(F.M.N.) Bien qu'elle ait peut-être vingt ans de plus que moi. Vous voyez ?

(M.R.) Oui, c'est presque là... la famille...

(F.M.N.) C'est pour ça... Ça devenait la famille, en fait. Ça devenait la famille, exactement. Alors c'est son père – et puis Marguerite née Bruchez elle vit toujours, elle est toujours à côté du Musée des Glaciers ; oui, elle s'appelle Perraudin, elle a épousé un descendant du chasseur de chamois, qui avait compris la théorie des glaciers, qui avait...

(M.R.) Exactement, qui avait inspiré à...

(F.M.N.) ... qui avait dit à Agassiz [a: 'ga, s:i], déjà tout ça, n'est-ce pas.

(M.R.) ... qui était l'inspirateur, au départ, de la théorie, là...

(F.M.N.) Alors, c'est de cette-famille-là. La famille Bruchez. Alors lui il m'en a raconté une histoire [...] dans ces années huitante, quand on allait récolter, ces renseignements. Alors la voici.

1:06:58 [n° 5]

« Emile Bruchez » Lui, il avait aussi travaillé à l'alpage comme son père. Alors il me raconte. De Lourtier, donc. Emile Bruchez, donc je vous ai dit, hein, né en... en mille neuf cent quatorze, mort en deux mille huit. « Un homme était mort sur une route en-dessus de Lourtier. Quelque temps après, une autre personne de Lourtier était allée prier à cette place ; c'était déjà nuit, et elle avait allumé des bougies. Si quelqu'un d'impressionnable était passé par là, il aurait cru à un revenant. Ceci pour expliquer que toutes les histoires de revenants avaient sûrement une raison, mais qui avait été mal interprétée. ». Vous voyez. Ces Bruchez ; et Marguerite Perraudin. Elle est très touchante. Très très touchante. Ces Bruchez, c'était aussi une famille qui avait une curiosité intellectuelle. Voyez. Et ça se retrouve.

(M.R.) Oui, ça s'entend.

(F.M.N.) Oui. Oui. Et Marguerite Perraudin, elle a été interrogée, c'était il y a peu de temps, à la télévision, peut-être aussi à la

radio, quand il y a eu l'anniversaire du vote des femmes.

(M.R.) Ah oui, hmm.

(F.M.N.) Et elle racontait – c'était très touchant, parce que, justement, elle expliquait au journaliste, et avec son accent... Et moi je la connais, j'écoutais ça à la cuisine, à la maison, j'étais très touchée, elle disait « Vous comprenez, ça a été très difficile, pour nous les femmes, d'aller voter. » Parce qu'en fait elle disait « Tous les hommes de ma famille... », donc, voyez, elle venait d'une famille cultivée. Son père lui disait « Marguerite, va voter ! ». Mais elle disait « Ça nous avait été interdit tellement longtemps... », elle disait même que « Tous les hommes de ma famille m'encourageaient. J'ai... Il m'a fallu prendre mon courage pour faire le pas. » Parce que c'était comme une transgression, vous comprenez ?

(M.R.) Absolument.

(F.M.N.) C'était une transgression. C'est joli, elle a parlé de ça il y a peut-être... Attendez, le vote des femmes c'était quand ?

(M.R.) C'était en septante et un.

(F.M.N.) Septante et un ? Alors voyez...

(M.R.) Oui, ça fait deux ans.

(F.M.N.) Vingt et un ! Ça fait cinquante ans. Alors ils l'ont interrogée en... en vingt et un. Et puis elle a raconté ça. Je me suis souvenue parce qu'elle a dit « Tous les hommes de ma famille m'encourageaient... » parce que justement, moi j'avais connu son père et son grand-père, et c'étaient des paysans, ils étaient fromagers ; ils avaient un rôle important à l'alpage, ils étaient chefs du troupeau. Emile Bruchez le grand-père, Emile Bruchez son père aussi, mais... extrêmement curieux, et cultivés.

(M.R.) Oui. C'est des gens qui sont une référence, comme ça...

(F.M.N.) Intellectuellement cultivés, oui.

(M.R.) Oui, bien sûr.

(F.M.N.) Donc, eux...

(M.R.) Oui, c'est forcément, c'est des gens, ça.

(F.M.N.) ... ils disaient que c'était des mauvaises interprétations. Voilà

(M.R.) Oui, c'est des gens qui réfléchissent, donc après ils sont des références parce qu'ils

osent... s'ils ont un problème ils vont poser une question... à eux... donc ça fait un...

(F.M.N.) Exactement. Exactement. Oui.

(M.R.) ... un lien entre les gens du village, comme ça.

1:09:45

(F.M.N.) Alors ça c'est toutes les histoires de Bagnes. Là je vous ai fait le tour. Maintenant j'en ai quatre, de ma grand-mère maternelle, Joséphine née Théoduloz, de Grône, mariée Charles, donc Joséphine Charles Théoduloz. Donc elle a passé son enfance à Grône, mais avec toutes les étapes de transhumance.

(M.R.) D'accord.

(F.M.N.) ... entre Grône ['g̊ro:n], Erdesson [ɛrdə'sɔ̃] et puis le mayen, en-dessus ; et puis pour ses frères, l'alpage de... comment c'est l'alpage de Grône, là-haut ? Bouzerou [buži'ru] ! l'alpage de Bouzerou.

(M.R.) Bouzerou ?

(F.M.N.) Voilà. Et puis, après, quand son mari a été à la retraite, ils sont venus vivre à Sion. Donc nous on habitait aussi Sion, je la voyais souvent. Et puis, je l'ai interrogée, justement aussi dans ces années huitante – elle, elle est décédée en mille neuf cent nonante – j'ai interrogé aussi parce qu'elle s'occupait de son frère Max, qui était le plus jeune de la fratrie, qui était resté célibataire, elle lui faisait la lessive, ils avaient beaucoup de liens. Alors une fois, je sais plus si c'était son frère Max qui était venu à Sion, ou si j'étais allé à Grône avec Grand-Maman, pour les interroger tous les deux pour les histoires dont ils se souvenaient. Alors c'est Joséphine Charles Théoduloz, née en mille neuf cent sept, morte en mille neuf cent nonante, et puis son frère Max Théoduloz, né en mille neuf cent dix-sept, mort en mille neuf cent nonante-huit.

01:11:08

Voilà. Alors eux ils avaient la maison à Grône, et puis justement une autre maison à Erdesson, après le mayen au Bisse-Neuf [b̊is 'nœf] et puis ils avaient des parts pour le bétail à l'alpage de Bouzerou [buži'ru] ; donc, en tout cas, Max il a été berger, comme petit garçon, *bouébo* à Bouzerou.

(M.R.) Ah oui, *bouébo*.

(F.M.N.) Et c'est là, une fois j'ai parlé avec ma mère, vous savez, on parle beaucoup de la pédophilie dans l'Eglise. Et puis, ma grand-mère elle me racontait toujours qu'avec sa propre mère, et puis elle, comme fille, ils restaient au mayen, au Bisse-Neuf, et de nuit, y avait son frère Max qui descendait à pied, par les châbles, vous savez ces couloirs pour le bois, jusqu'au mayen en pleurant. Parce qu'il s'ennuyait – il disait qu'il s'ennuyait – et puis ils le repoussaient, il devait remonter. Et ma mère elle m'a dit, pourtant elle était plutôt prude, mais elle m'a dit y a quelques années « Dieu sait ce qu'il a vécu à l'alpage ». [...] Ils étaient tous dans le même dortoir, dans le foin.

(M.R.) Ah oui, bien sûr.

(F.M.N.) Elle elle m'a dit qu'elle avait compris qu'il y avait eu des choses comme ça.

(M.R.) ... des choses, euh...

(F.M.N.) Est-ce que c'est attesté ? J'en sais rien, mais ça m'a étonnée parce que, voyez, moi, en tant qu'enfant, je croyais qu'il s'ennuyait...

(M.R.) Bien sûr, tout à fait...

(F.M.N.) Ma grand-mère elle nous disait il s'ennuyait.

(M.R.) Oui, bien sûr, on pouvait pas dire ça aux enfants.

(F.M.N.) Et puis ma mère elle a dit l'autre interprétation.

(M.R.) Elle l'a... elle l'a ressenti, euh, en...

(F.M.N.) Oui. Oui. Oui.

01:12:27

Alors, à Grône, voyez, ils étaient très liés à l'usine d'aluminium de Chippis. Alors elle me disait ma grand-mère – je me souviens, elle avait dix ans de plus [que Max]. C'était peut-être pour un autre de ses frères, Charles [...]. Vous savez, c'était des très très grandes familles, là, le père de ma grand-mère Joséphine il s'était marié deux fois, son grand-père trois fois, les familles elles étaient décimées par la tuberculose. Parce que l'histoire que je vais vous raconter, elle parle de la demi-famille d'avant, parce que Joséphine elle était née du deuxième mariage

de son père. Et là je crois qu'ils étaient huit enfants, j'essaie de m'en souvenir, des prénoms, il me semble je m'en souviens de sept, alors est-ce qu'ils étaient sept ou huit, mais je crois qu'ils étaient plutôt huit. Je me souviens de presque tous, mais il me semble qu'il y en a un qui m'échappe. Mais là, ils sont restés en bonne santé. A part un qui est mort tout jeune, peut-être jeune adulte, juste un, tous les autres, moi je les ai connus vivants. Tandis que le ménage précédent, ils sont pratiquement tous morts de tuberculose. Et puis, voyez, quand un homme seul qui a sept ou huit enfants, la maman meurt, il se remarie tout de suite.

(M.R.) Bien sûr.

(F.M.N.) Il était instituteur. Il avait été paysan et instituteur, parce qu'il faisait la classe pas toute l'année. Alors elle me disait, ma grand-maman Joséphine, je me souviens, quand j'étais adolescente, j'étais partie, je sais pas si c'est d'Erdesson ou du Bisse-Neuf, avec la plaque de beurre, avec le motif, vous savez, sur une planchette avec des feuilles d'oseille par-dessus, je la portais sur la main, et j'ai été jusqu'à Chippis – c'était en fait la signature du contrat d'engagement d'un de ses frères, à l'usine d'aluminium.

(M.R.) D'accord.

(F.M.N.) J'ai été sonner à la villa du directeur ; c'est la dame qui m'a ouvert, bien sûr : si elle prenait la plaque de beurre, le contrat était fait.

(M.R.) Mmh d'accord.

(F.M.N.) Elle a pris la plaque de beurre. Ah c'était très long à marcher, voyez, des mayens de Grône jusqu'à Chippis. Et j'étais terrifiée parce que je devais pas laisser tomber la plaque de beurre.

(M.R.) Bien sûr. Puis on peut pas la mettre dans l... on peut pas la mettre dans la poche, hein, on doit la... tenir précieusement.

(F.M.N.) Non, on doit la tenir comme ça, tout le long du chemin. Des souvenirs comme ça.

01:14:50,7

Alors ça c'est, justement, Joséphine et Max. Alors je vous le dis. En en fait il y a quatre histoires. Voilà. Alors dans le livre... que

nous avons... mais en fait il est à la montagne, je l'ai pas retrouvé à Moudon, et puis vous, vous l'avez lu, *Ces histoires qui meurent*.⁶

(M.R.) Oui oui.

(F.M.N.) Vous savez, y a une très belle photo de Joseph Melly, de Nax [naks], un monsieur de nonante ans aux yeux presque hallucinés. Il a une petite tête presque d'oiseau. J'ai pas pu vérifier, mais regardez "Joseph Melly", de Nax.

(M.R.) Hm, je regarderai, oui.

(F.M.N.) Vous savez, ils avaient beaucoup de liens avec Nax. Parce que, si vous voulez il y a Loya ['løœji], Erdesson [?'εs,di'sɔ], après y a Daillet [da'jɛ], c'est quand on se dirige vers Nax [nak^{hs}], puis y a un chemin qui arrive à Nax [naks]. Donc ils avaient beaucoup de liens, familiaux et d'origine, Nax et Grône. Par les hauts, en fait. Par le chemin d'en-haut.

01:15:53,5 – [n° 8]

Alors, ça c'est ma grand-maman qui m'a raconté, et mon grand-oncle Max. Alors ils me disaient « Ils racontent » parce que c'est des choses qu'on leur a dit, mais c'est pas eux qui ont raconté, mais ils ont retenu quand on leur a raconté. Pour ça qu'ils disent "ils" au pluriel. « Ils racontent que Joseph Melly (de Nax) avait croisé un matin, alors qu'il descendait travailler à la mine de charbon de Grône, quelqu'un sur le chemin. Sur le moment, il n'avait pas réalisé qui c'était, mais il s'était ensuite rendu compte que c'était quelqu'un qui était mort depuis quelque temps. » Première histoire. La deuxième histoire : c'est « Marie, une sœur de leur mère... » donc à tous deux, hein, puisqu'ils étaient du même lit, Joséphine et Max. Joséphine dans les aînés, pas la plus grande, mais dans les plus grands, et Max était le plus jeune, né en mille neuf cent dix-sept. « Marie, ... » – donc leur tante Marie – « une sœur de leur mère, disait qu'elle avait vu sortir d'une grange une personne

⁶ DÉTRAZ Christine, GRAND Philippe, 1982, *Ces histoires qui meurent. Contes et légendes du Valais*, éd. Monographic, Sierre, 288 pp. La photo évoquée ici apparaît à la page 193.

décédée, Nicolas Vuissoz, avec son tablier rempli de foin ». C'est fini là. Ça veut dire elle l'a juste vu sortir, et puis plus vu. Voilà. « Leur demi-sœur Mélanie (qui était du même âge que leur mère)... » voyez, c'était une des survivantes de la tuberculose, du premier lit, elle était de la même classe, si vous voulez, que la maman. Puisque leur père avait épousé une ancienne élève en deuxième mariage. Donc « Leur demi-sœur Mélanie (du même âge que leur mère) avait vu, un jour qu'elle jouait à cache-cache, un "blanc" passer entre la maison et le grenier (on appelait "blanc" une personne en habit de pénitent (qui était un drap blanc) ; en général on ne disait pas "J'ai vu un revenant" mais "J'ai vu un blanc". Donc en fait ils savaient jamais si c'était un revenant ou une personne en habit de pénitent. [...] Elle a dit "blanc" mais c'était probablement... un revenant. Ou alors un blanc qui allait prier quelque part...

(M.R.) Voilà. Qui passait par là...

(F.M.N.) C'était tout mélangé...

(M.R.) Oui, bien sûr, il faut...

(F.M.N.) Et puis quand ils voyaient passer, voyez, ces gens comme ils étaient, juste l'ombre, c'était... c'était pétrifiant. N'est-ce pas, de nuit.

(M.R.) Et puis surtout quelqu'un qui est pénitent, il va pas se comporter comme... une personne normale, il a déjà un...

(F.M.N.) Il marche lentement...

(M.R.) ... une marche... une démarche, des gestes qui sont différents.

(F.M.N.) Oui. Oui. Alors « Leur père Philippe – donc l'instituteur, qui avait fait ces deux mariages successifs – Leur père Philippe, qui à cause de ses occupations politiques voyageait souvent de nuit, n'avait lui jamais vu de revenants. Mais il disait qu'un soir, un objet blanc avait franchi rapidement le chemin, devant ses pieds : c'était le "follaton" (nom donné à une sorte de mauvais esprit). » Y a des tableaux de Charles Menge avec un follaton. Ils croyaient beaucoup aux follatons. N'est-ce pas ? Quand quelque chose était déplacé, la vaisselle... ben c'était le follaton.

(M.R.) Oui, dans... à Fribourg c'est les, heu, les servants.

(F.M.N.) Voilà. Exactement ; exactement. Alors ça c'est les quatre histoires qu'ils m'ont dites. Ils en savaient pas plus, en fait. Puis justement j'avais essayé de demander à beaucoup de gens âgés de Médières, mais : « Oh, c'est vieux ! Ooh, c'est vieux ! Non, on sait pas ». Voyez. Peut-être aussi les gens plus cultivés, justement, ils avaient envie de s'en souvenir. Ils les avaient mieux retenues, en fait.

(M.R.) Oui, parce qu'on les... on les... En cherchant une explication, on se les raconte d'une autre manière.

(F.M.N.) Ils les avaient retravaillées...

(M.R.) ... retravaillées dans la mémoire...

(F.M.N.) ... dans la mémoire. Mais ils les disaient comme ils les avaient entendues.

(M.R.) Absolument. Mais la mémoire elle fonctionne parce qu'on retravaille les choses. Autrement elle s'efface.

(F.M.N.) Justement. Donc c'était ça. C'était ça, oui oui.

01:19:46

Et puis alors, j'en ai encore quelques-unes dites par Alexis Coquoz [ko'ko]. Je vous explique. Dans les années quatre-vingt, dans ces années-là, j'avais vécu quelques années à Martigny-Combe. Et puis, j'avais habité deux ans à Plan-Cerisier, après j'avais déménagé un peu plus haut dans la combe, et puis les vignes de Plan-Cerisier elles appartiennent – je pense encore maintenant, mais en tout cas à l'époque – c'était surtout... y avait, si vous voulez, euh, les vignes de Plan-Cerisier qui étaient vers le village des Râpes [ʁa:p], au débouché de la vallée de la Dranse, y avait aussi des Bagnards qui avaient des vignes là. Et les autres... du côté de mon grand-père c'était Fully. Mais les vignes qui étaient plus du côté de la Bâtaiz [la ba'cã], du hameau principal de Plan-Cerisier, elles étaient à des gens de la vallée du Trient [tʁi'jã].

(M.R.) Ah, d'accord.

(F.M.N.) Notamment à des gens de Salvan [sa'lβã]. Et puis moi, j'avais aidé un peu pour les vendanges, là-bas. J'avais parlé de

[mes recherches] à ce monsieur Alexis Coquoz.

(M.R.) Ah oui, bien sûr.

(F.M.N.) [Il était né en 1915, il est mort en 2002. C'était un monsieur très sociable.] [...]

(M.R.) Oui, bien sûr.

(F.M.N.) Alors, Alexis Coquoz. Lui il venait pour ses vignes. Il était sociable, on s'est parlé et il m'a raconté trois histoires. Alors je vais vous les dire.

01:23:36

Voilà. Pour vous dire l'état d'esprit de monsieur Alexis Coquoz. En fait... il riait en les racontant, mais comme je vous dirai après, c'était un rire un peu gêné... Il voulait rire parce qu'il savait pas exactement comment je réagirai. Vous voyez ? Il voulait rire, euh, au début, pensant que peut-être je prendrais ça en riant.

(M.R.) Oui.

(F.M.N.) Parce que c'était un peu comme une petite protection pour lui, qui allait me les raconter.

(M.R.) Pour se décharger un petit peu...

(F.M.N.) Oui. Au début il a ri, après il a pas ri. Parce qu'il a compris que, moi, je m'intéressais. Et puis c'était... c'était un témoignage que je voulais recueillir. C'était pas quelque chose dont j'allais me moquer puis pas croire. Vous voyez ?

(M.R.) Oui, exactement.

(F.M.N.) Alors je sais pas si vous êtes allé dans la vallée du Trient [t̪ri'jɛ]. Quand on monte de Martigny, la route passe [dans un tunnel] dans cette paroi, au pied y a maintenant la centrale électrique, l'usine électrique d'Emosson : l'eau d'Emosson elle est turbinée là. Euh, on voit depuis la plaine. Et puis – la montagne en-dessus elle s'appelle le Mont d'Ottan [mɔ̃ dɔ̃'tã] – et puis quand j'étais enfant, y avait un tout petit tunnel et puis on arrivait à l'ancien pont de Gueuroz [gø̃'ʁo], donc là y a cent huitante mètres de chute, hein. Vous connaissez le pont de Gueuroz. Là ils ont construit un tunnel moderne il y a de ça déjà bien des années. Et puis alors on ne passe plus sur l'ancien pont de Gueuroz, c'est un pont moderne. Avant de franchir le pont de

Gueuroz, il y a quelques mayens qui font ce petit hameau de Gueuroz. Et puis, il y a une route forestière qui amène à un village qui était habité à l'année, qui fait partie de Martigny-Combe [...], le hameau de la Crettaz...

(M.R.) Ah, oui.

(F.M.N.) ... qui est sur le versant de la vallée du Trient [t̪ri'jɛ]. Et puis le hameau de la Crettaz, on peut y arriver à pied depuis Trient [ou à pied depuis Ravoire], c'est... c'est très raide, les pentes. La vallée du Trient [t̪ri'jɛ] elle est extrêmement encaissée, vous voyez, y a les cent huitante mètres de chute du pont. Et puis, ils ont construit le hameau de la Crettaz qui était habité à l'année, sur un replat, assez prospère, mais pour y arriver c'est de tous côtés très raide, hein, très très dangereux, très raide. La route forestière ils l'ont mise sens unique parce qu'il y a eu des blessés et des morts, des voitures qui sont tombées : y a pas de rambarde. Alors y a une forêt très raide un bout, puis après y a la falaise du fond de la vallée du Trient. Vous voyez. Alors même maintenant, qu'on vienne à pied ou en voiture... Bon, à pied, si on vient depuis Gueuroz c'est une route forestière, on risque rien. Mais de l'autre côté c'est un sentier, mais par endroits, c'est presque vertigineux depuis Trient [t̪ri'jɛ], c'est vraiment la vallée du Trient [t̪ri'jɛ], très encaissée.

1:26:51

Alors, ce village de la Crettaz il était très isolé, vous voyez, tout l'hiver...

(M.R.) Pas seulement, hein...

(F.M.N.) Alors il a gardé beaucoup plus d'histoires, du fait de son isolement. Et puis Alexis Coquoz, il m'a raconté beaucoup d'histoires en lien avec l'accès à la Crettaz et la Crettaz [elle-même]. Parce que, justement, c'était un village inaccessible, en fait ; plusieurs mois par année.

01:27:14,5 [n° 16]

Alors la première c'est pas vraiment une histoire, c'est un peu... pas lié avec les morts... Il m'a raconté comme ça. C'est la première qu'il m'a racontée pour voir si

j'allais me moquer, s'il pouvait me raconter les autres.

(M.R.) Pour voir votre réaction.

(F.M.N.) Voilà. Alors, il m'a dit, donc Alexis Coquoz. Lui, il était originaire de Salvan ; après, il s'est domicilié à Martigny-Bourg. Mais justement, il avait les vignes à Plan-Cerisier, puisqu'il venait de Salvan. C'étaient des vignes des Salvanins.

1:27:39 – [n° 16]

« Le grand-père de l'actuel p... » ça il m'a raconté en mille neuf cent huitante-quatre. Parce qu'il m'a dit : « le grand-père de l'actuel président de Salvan » – donc du président de mille neuf cent huitante-quatre – « avait l'esprit fin et la répartie prompte. Son fils et sa belle-fille possédaient des prés et une grange aux Barmes ['ba:ȝmɪ] sous Salvan [sal'vã] au fond de la vallée du Trient [t̪ri'jɛ] ». Et puis depuis là il fallait traverser le Trient [t̪ri'jɛ] puis on peut remonter à la Crettaz [kʁɛt̪a] vous voyez ? Euh. « Jusqu'alors, il avait toujours fallu monter le foin à dos d'homme » – donc des Barmes à Salvan –. « Puis on a aménagé la grange. Alors la belle-fille a dit : "Maintenant, on pourra descendre les vaches, puisqu'on a la chambre". Et le grand-père a dit : "Comme si les vaches allaient dormir dans la chambre, oui !" ». Mais c'est vrai, elle avait raison, la belle-fille, parce que ça voulait dire ça devenait un mayen. Ils pouvaient rester là faire manger aux vaches le foin, [ils ne devaient pas toujours remonter].

(M.R.) Ah là, ça fait un point de... d'arrêt, un point de chute.

(F.M.N.) En fait ils remontaient les vaches au village pour vêler, au début décembre.

(M.R.) Ah oui d'accord.

(F.M.N.) [...] Parce que le vêlage c'était toujours, euh, un moment délicat. Il fallait que la vache soit près du village, la ramener à l'écurie pour le vêlage. Mais avant, ils transportaient pas le foin, c'est pour ça qu'on disait les *remointzes* [ʁy'mwɛ̃ts], c'était trop pénible, voyez comme là. Là ils remontaient parce qu'ils avaient pas de possibilité de stocker. Après ils ont aménagé la grange, vous voyez.

(M.R.) La grange, ça permettait d'laisser le...

(F.M.N.) Avant, ils avaient pas une bonne grange, alors ils montaient le foin. Mais après quand ils ont aménagé la grange, ils ont pu laisser le foin sur place.

(M.R.) Bien sûr, parce que... Parce que c'est possible d'y habiter...

(F.M.N.) Possible de stocker ! Le foin. En fait, c'étaient les troupeaux qui se déplaçaient. Pour manger le foin.

(M.R.) Oui. Hm mh. Oui, le foin est fixe et les troupeaux se déplacent.

(F.M.N.) Le foin est fixe et les troupeaux se déplaçaient. Puis alors ils les ramenaient pour le vêlage, vous voyez. C'est pour ça qu'il y a cette histoire. Parce qu'en fait, puisqu'ils avaient la grange [aménagée], maintenant, ils pouvaient faire voyager les vaches au lieu de monter le foin au village à dos d'homme quand ils avaient pas la grange.

(M.R.) Moui, tout à fait.

(F.M.N.) Peut-être qu'ils avaient une petite grange, mais pas assez bonne pour stocker, voyez...

(M.R.) C'est juste ; un petit bâtiment, ça suffit pas, exactement.

(F.M.N.) Voilà. Ils l'ont rendu, euh...

(M.R.) Fonctionnel.

(F.M.N.) Fonctionnel. Voilà. C'est pour ça, cette histoire. Alors il m'a raconté d'abord ça, en attendant qu'il ose raconter les suivantes.

(M.R.) Oui, bien sûr, c'est un truc d'entre... euh...

(F.M.N.) Une introduction.

(M.R.) Une introduction... c'est un truc qui m... qui m... qui mange pas de pain, puis c'est pas...

(F.M.N.) Qui mangeait pas de pain ; qui était un peu neutre.

(M.R.) Exactement.

(F.M.N.) Voilà, un peu neutre. Là il a ri. Là il a ri, après il a pas ri.

(M.R.) Ah, c'est bien, euh.

(F.M.N.) Alors, là, les suivantes.

1:30:06,20

« C'est une histoire... » Donc c'est toujours Alexis Coquoz. « C'est une histoire qui m'a

été racontée par Maurice Jacquier, des Granges sur Salvan. » Je sais pas si vous voyez où c'est, Les Granges. Le village des Granges il est en direction du vallon de Van [va'lɔ̃ də 'vã], quand on va au barrage de Salanfe [sa'lɔ̃ã:f]. On le voit très bien, le village des Granges, c'est une terrasse très ensoleillée. [...]

1:30:44 [n° 17]

Alors : « C'est une histoire qui m'a été racontée par Maurice Jacquier des Granges sur Salvan. En ce temps-là, il y avait des gens qui habitaient toute l'année au village de La Crettaz. En hiver, il y avait parfois beaucoup de neige, et le village se trouvait isolé. Or, La Crettaz dépendait paroissialement de Salvan.

Un hiver, un vieux du village de La Crettaz mourut. Au printemps, lorsque le curé put revenir au village, on lui dit la nouvelle ; et on lui dit aussi qu'on avait conservé le corps au fond de la cave, pour qu'il reste au froid. Le prêtre alla voir le corps qui avait été attaché debout contre le mur du fond. Et il dit... « Mais il est mort d'une attaque, il a la bouche tordue, penchée d'un côté. » Alors les autres lui répondirent : « Mais non, il n'est pas mort d'une attaque. S'il a la bouche tordue, c'est parce qu'on avait croché un chandelier pour éclairer la cave. » »

1:31:42,5

(F.M.N.) Vrai ou pas. On sait pas. Voilà. Et puis, la dernière histoire, toujours d'Alexis Coquoz...

(M.R.) C'est vrai qu'on laissait... Y'a aussi au Grand-Saint-Bernard, là où il y a...

(F.M.N.) Oui, dans la morgue...

(M.R.) Dans la morgue, les gens étaient aussi debout...

(F.M.N.) Oui, ils étaient debout. Oui, ils étaient posés debout. Oui. Oui. Alexis Coquoz. « C'est une autre histoire qui m'a été racontée par Maurice Jacquier, avec les mêmes protagonistes que dans l'histoire précédente. Cette fois-ci était décédé à La Crettaz, pendant l'hiver, un vieillard très lourd, très grand. Le curé vint au village et dit qu'il faudrait bien organiser une colonne

de secours pour transporter le corps. Mais on lui répondit : « Ne vous faites pas de souci. Nous l'avions mis sur le toit du grenier pour qu'il soit au froid. Maintenant, le renard lui a enlevé les meilleurs morceaux, il n'est donc plus bien lourd! » »

01:32:40

Voilà. Voyez. C'est ces histoires...

(M.R.) Oui. Tout à fait. Il me semble que j'avais... celle-là j'avais dû entendre...

(F.M.N.) Alors celle-là, elle est dite dans d'autres villages par d'autres personnes. C'est une histoire un peu récurrente.

(M.R.) ... qui est récurrente, exactement.

(F.M.N.) Oui, c'est une histoire récurrente.

(M.R.) J'ai dû la lire, euh, dans un bouquin...

(F.M.N.) Oui, c'est une histoire récurrente, dans d'autres récits.

(M.R.) D'autres témoignages.

(F.M.N.) Oui, dans d'autres témoignages.

01:33:06

Mon père – il est décédé en mille neuf cent nonante-neuf ; originaire de Médières – et puis il a hérité de son père d'une partie des biens agricoles, des bâtiments et des prés. Ma mère, elle est décédée l'année passée, en deux mille vingt-deux. Vous voyez ? Et puis moi je m'ennuyais du Valais, alors par voie d'annonce, on a trouvé à acheter un demimayen au hameau de Pralong [prɔ̃'lɔ̃], juste à côté de la chapelle de Pralong [prɔ̃'lɔ̃], sous le barrage de la Grande-Dixence [gʁɑ̃d dig'zɑ:s]. Alors ça fait trente ans qu'on va très régulièrement à Pralong [prɔ̃'lɔ̃], n'est-ce pas ? Et puis là ça s'est fait comme avec Monsieur Alexis Coquoz à Plan-Cerisier, les gens de Pralong ils nous ont testés ; savoir s'ils pouvaient raconter. Ou pas. Mais, c'est parti encore différemment. Faut que je vous dise tout le fil.

01:34:13,5

Une fois, avec mon mari et les enfants, nos enfants encore petits, dans les années nonante, on a fait la marche en été depuis la station des Collons jusqu'à Mâche, le village de Mâche ; il y a un sentier qui va à travers,

jusqu'à (Héré)mence, Mâche; on peut descendre sur Hérémence, on a continué jusqu'à Mâche. Et puis, on était le long d'une route forestière, pas très loin après Les Collons, et puis on a eu beaucoup de malaise ; c'était un peu, vous savez, quand y a eu ces histoires du Temple Solaire, plus tard, mais ça nous était resté dans l'esprit ; tout à coup, au bord de la petite route forestière, y avait des dizaines de petites croix. Dans la pente. On était un peu mal à l'aise.

(M.R.) Oui.

(F.M.N.) Ces petites croix. Sans explication. Et puis après, on a demandé aux gens. Alors maintenant, ils ont mis un panneau explicatif. C'est un peu dommage, ils ont élargi la route forestière. Ça va revenir, il faut que les talus se réenherbent, se réemboisent, vous voyez – Avant, c'était comme un endroit très... très spécial. Très... comment ? comme s'il y avait des... un esprit, comme un sentier avec ces petites croix qui nous ont mis mal à l'aise. Quand on est passés, on s'est dit "Mais y a une secte ? Qu'est-ce que c'est toutes ces croix de bois ?" Mais des dizaines et des dizaines, là dans cette pente. Puis y avait une petite source ; une source, vous voyez comme c'est toujours lié, comme à l'abbaye de Saint-Maurice. L'abbaye elle est là parce qu'il y a la source...

(M.R.) Oui, ça reste. Parce que y a la source. (F.M.N.) Y a toujours la source, l'eau, alors on met le sacré. Cette petite source et toutes ces croix. Alors on a cherché des explications, on a demandé aux gens. Alors ils nous ont dit. Plus tard, y a eu, à Hérémence, une exposition temporaire avec un panneau à ce sujet. Et puis maintenant, à cette source, y a un de ces panneaux bruns, historiques – est-ce qu'il est brun ou vert foncé, je sais pas – mais un panneau métallique qui explique. Et puis, c'est un peu dommage, ils ont élargi la route forestière pour débarder, ça fait moins sacré qu'avant. Mais c'est toujours. Alors après quand on passait, on fabriquait une petite croix et puis on mettait.

01:36:29

En fait, après on a acheté des livres sur l'histoire d'Hérémence et cette histoire elle est racontée, mais y a aussi beaucoup de gens de Pralong qui nous en ont parlé. C'est pour ça que je vous fais cette introduction. Vous voyez, autrefois quand y avait des exécutions capitales, à Sion, elles se faisaient vers la chapelle Sainte-Marguerite – il y a encore la rue Sainte-Marguerite justement là – c'est à l'endroit où la rivière la Sionne se jette dans le Rhône. Maintenant il y a le pont sur le Rhône. C'est venu tout bâti, des immeubles modernes. Vous voyez où c'est ce pont sur le Rhône ?

(M.R.) Mmh.

(F.M.N.) Alors là, est-ce que c'était le gibet ? Est-ce qu'ils pendaient ou est-ce qu'ils coupaient la tête ? Je sais pas. Mais y avait en tout cas là l'exécution des condamnés à mort. C'était là.

(M.R.) D'accord.

(F.M.N.) Nous on dit "l'Enfer", avec le feu éternel, hein. Mais en fait, pour les gens de la montagne, c'aurait été le Paradis d'avoir tout le temps chaud. Vous voyez. Donc pour eux, l'Enfer c'était les glaciers. Déjà ils n'y allaient pas. Les glaciers avançaient, c'était très menaçant, cette glace. Et puis, c'était dangereux, menaçant et glacé, et eux ils avaient déjà tout le temps froid.

(M.R.) Bien sûr, et puis c'est des endroits qui sont hostiles parce qu'on peut rien y faire.

(F.M.N.) Des endroits hostiles, voilà...

(M.R.) ... y a... on peut pas y mettre de... d'animaux...

01:37:54

(F.M.N.) Voilà. Donc en fait, cette histoire, là, en rapport avec ces petites croix, les gens de Pralong nous ont transmis [qu'il] y avait une procession des Trépassés... qui passait quelques fois dans l'année – est-ce que c'était aux quatre-temps, je sais pas exactement quand, il faudrait lire parce qu'il y a beaucoup de documents écrits, justement sur la procession des Trépassés. C'était pas seulement les condamnés à mort, c'était toutes les âmes du Purgatoire, les âmes qui avaient pas encore gagné le Paradis. – Alors y en avait qui disaient qu'elle partait de la

chapelle de Tous-les-Saints, qui se situe sur le replat en-dessous de la basilique de Valère, une petite chapelle.

(M.R.) Ah oui, je vois. Tout à fait. Entre Tourbillon et...

(F.M.N.) Entre Valère et Tourbillon, mais c'est plutôt... c'est encore sur Valère...

(M.R.) ... sur l'ensellement, euh...

(F.M.N.) Voilà : sur l'ensellement, tout à fait. Dans certains écrits on trouve qu'elle partait de la chapelle de Tous-les-Saints. Pour les gens de la vallée d'Hérémence, ils disaient plutôt qu'elle partait de la chapelle Sainte-Marguerite. Alors c'était toutes ces âmes en peine qui cheminaient – mais c'est tout attesté, ils savent tous les lieux-dits où elle passait – donc elle montait droit en-haut [dans le coteau vers les Agettes], dans les mayens de Sion. On retrouve tout dans les écrits, vous trouvez ça sur Internet, toutes les étapes de la procession des Trépassés. Et puis après, elle partait en direction d'Hérémence. Alors justement là, sous Les Collons, elle partait à plat. Et alors là, tous les squelettes trempaient un doigt dans la source. Pour s'hydrater. C'était une procession de pénitence.

(M.R.) Oui, c'est...

(F.M.N.) Et puis après, vous trouvez sur la carte topographique le mayen de Puisse⁷, c'est en-dessus de Mâche, nous on est passés avec les enfants. [...] Depuis Les Collons, ils passaient au Mayen de Puisse. La procession des Trépassés traversait le mayen, elle passait dans la cuisine. Vous savez dans les mayens y avait une toute petite chambre très sommaire, puis y avait une cuisine qui servait plutôt à faire les tommes, et aussi à chauffer leur repas, mais c'était plutôt pour faire les tommes. [...] Alors la procession elle passait dans le mayen.

(M.R.) Ah oui, carrément!

(F.M.N.) Alors ils mettaient un baquet de lait, le soir – parce que c'est toujours de nuit, le soir – et chaque squelette avait bu un peu d'eau à la Fontaine des Morts, après il buvait un peu de lait...

(M.R.) ... un peu du lait, oui...

(F.M.N.) ... dans le Mayen de Puisse et le matin, le baquet était vide. Et puis après, ils rejoignaient le Grand Chemin dans les hauts d'Hérémence. C'est vraiment un grand chemin, presque plat. Il y avait un bisse, à l'époque, bien sûr ; on le voit encore par tronçons. Et puis ce Grand Chemin, il arrive à Praperrot [p̪ape' ko] : c'est peu avant les mayens de Pralong [p̪a'lɔ], quand on monte à la Dixence [d̪ig'z̪ã's]. Beaucoup plus loin que Mâche [maʃ], il arrive là.

01:41:48

Alors après, la procession des Trépassés elle passait à Pralong, et puis elle allait jusque – à l'époque la neige descendait plus bas – un endroit qui s'appelle encore aujourd'hui sur les cartes Le Plan des Morts. C'est un grand replat [...] [au pied de l'alpage de Méribé. Le Plan des Morts, c'est aujourd'hui juste avant les premiers virages qui montent⁸] au barrage de la Grande-Dixence. Parce que jusque là, la route elle va en pente douce, tout à fait régulièrement, sans faire de contours, vous voyez, depuis Hérémence elle fait pas de contours, elle va droit. Les premiers contours ils sont avant de monter au barrage. Alors c'était trop difficile pour les camions, voyez, ces immenses camions [du chantier Cleuson-Dixence, en 1994, d'aller plus haut].

(M.R.) Oui, bien sûr.

(F.M.N.) Alors ils ont fait là la gare temporaire du téléphérique de chantier, au Plan des Morts. C'est encore aujourd'hui le lieu jusqu'où la procession venait.

(M.R.) Là que, bien sûr, euh.

01:45:17,5

Voilà. Alors il y a quelques personnes de Pralong qui nous ont parlé de ça, en nous testant : Astrid née Morand – nous on l'a vraiment bien connue, elle est décédée en deux mille dix-huit ; née en mille neuf cent trente-six ; son nom de mariage c'était Aladin, Astrid Aladin née Morand – et puis la famille Morand elle tenait le café de Pralong [...], c'était cette famille-là. Alors ils vivaient énormément à Pralong.

⁷ Noté *Pouisse* sur les cartes jusqu'en 2015 et *Les Puisses* depuis lors.

⁸ Le toponyme *Plans des Morts* apparaissait sur la Carte Nationale jusqu'en 1966.

(M.R.) Bien sûr, c'est assez...

(F.M.N.) Ils avaient aussi des biens au débouché de la vallée, à Sion, aussi une ferme à Vissigen [vis'i:gen], mais ils vivaient aussi à Pralong puisqu'ils s'occupaient du café. Alors elle, elle nous a dit – je pense en deux mille dix-sept – elle nous a dit, et aussi sa sœur Josiane, qui est toujours vivante, elle nous disait gentiment, mais un peu en pensant que c'était vrai, un peu en pensant que c'était pas vrai

(M.R.) Oui, tout à fait

(F.M.N.) Très mélangé. Elles nous ont dit ça, donc ; encore l'année passée, elle me l'a dit, Josiane. [...]

01:46:38

Elles nous ont dit : "Est-ce que vous avez peur d'habiter là à côté de la chapelle ?" On a dit non. Elles ont dit "Parce que à minuit, la procession des Trépassés vient tourner autour de la chapelle de Pralong". Voilà. Comme si elle redescendait du Plan des Morts... Elles nous ont pas dit si c'était pendant la montée qu'ils faisaient un petit tour – parce qu'ils étaient obligés de passer à Pralong, les trépassés, puisqu'y a le pont sur la Dixence.

(M.R.) Oui.

(F.M.N.) C'était obligé, ils pouvaient pas faire autrement. Alors elles ont dit "Mais à minuit, ils tournent autour de la chapelle". Et ça nous est dit encore maintenant. Et puis, cette chapelle de Pralong, elle a toujours été une petite chapelle privée. J'sais pas si je fais trop long, ou bien ?

(M.R.) Non, non. Non c'est bien...

(F.M.N.) Si, une fois, vous allez dans la vieille-ville de Sion [...], au début du Grand-Pont, y a une petite ruelle qui part dans la vieille-ville⁹. Là vous avez un petit panneau brun pour la pharmacie Uffem Bort [?ufim'bɔ:g]. Uffem Bort c'était, je crois que ça doit être au seizième siècle – c'était le pharmacien de Sion – c'était sa pharmacie, maintenant c'est le couloir d'accès à des logements. Mais vous poussez la porte et puis y a une fresque – ça doit être vers mille

cinq cents et quelques, si je me trompe pas, du seizième siècle ? La fresque qui décorait sa pharmacie, c'est Adam et Eve, très beaux...

(M.R.) Ah oui, d'accord.

(F.M.N.) ... Sur les murs c'est très bien conservé. Vous pouvez entrer, voir, comme ça. Et Uffem Bort – il était riche, en tant que pharmacien, moi je pense un notable sédunois – il avait les biens à Pralong et s'était construit cette chapelle privée à Pralong...

(M.R.) Ah ? D'accord...

(F.M.N.) ... C'était la chapelle d'Uffem Bort. Du pharmacien. Et puis après elle a été démolie, changée quelquefois, mais elle est toujours au même emplacement ; et bien elle appartient toujours, maintenant je crois que c'est à trois... ou quatre, peut-être trois familles privées. C'est toujours une chapelle privée.

01:48:58

Et puis je sais pas si vous avez entendu parler du Déserteur...

(M.R.) Euh, oui...

(F.M.N.) ... le peintre, le Déserteur.

(M.R.) Oui, oui. Le peintre. Exactement.

(F.M.N.) Alors, il a peint le devant de l'autel. Il venait, souvent, quand il fuyait les policiers, depuis Nendaz justement par le Grand Chemin. Vous voyez. Comme la procession des Trépassés.

(M.R.) Oui, c'est un chemin... pratique.

(F.M.N.) C'était le chemin. Le Grand Chemin. Il a peint aussi à la chapelle de Riod [ʁi:jo]. C'est un hameau qui est juste en-dessous du Grand Chemin, en-dessus de Mâche [ma:ʃ]. Parce que le Grand Chemin il passait en-dessus d'Hérémence, en-dessus de Mâche. Bien sûr le Déserteur, il voulait pas être dans les villages. Alors il a peint le devant de l'autel à la chapelle de Riod, et puis aussi à la chapelle de Pralong. Donc il était là. Alors ces chapelles elles sont tout le temps fermées à clef parce qu'autrement il y aurait des déprédatations, vous voyez.

(M.R.) Des déprédatations, bien sûr.

(F.M.N.) La chapelle de Pralong elle est dédiée à saint Barthélémy, bien sûr, le

⁹ La rue de la Lombardie. Cf. Albert WOLFF, 1948, « Fresques d'une pharmacie sédunoise du XVI^e siècle », *Vallesia*, pp. 127-130.

protecteur du bétail et des alpages. Alors pour la Saint-Barthélémy y a une messe, et puis pour l'Ascension aussi ils font une messe ; alors là ils ouvrent la chapelle. Autrement on voit pas, parce que les vitres elles ont des reflets, on arrive pas à voir. Mais il était là.

01:50:10

Cette chapelle [de Pralong] elle appartient à des privés, et elle manquait d'entretien : y avait le petit clocheton qui penchait, il fallait refaire le toit. Ça c'était en août deux mille deux. En été deux mille deux, y a des artisans à la retraite, de ces familles propriétaires, du village de Mâche, d'Hérémence, puis à Pralong c'est beaucoup des mayens des gens d'Euseigne [ø: 'zɛ:jn̪], enfin c'était des artisans à la retraite qui venaient de ces villages-là...

(M.R.) Voilà, qui venaient pour...

(F.M.N.) Ils sont venus refaire la chapelle.

(M.R.) Ah, d'accord.

(F.M.N.) Et puis, comme il pleuvait très fort et nous on était là, on les a invités à venir (à) boire quelque chose à l'abri. Alors ils nous ont raconté. Mais ils ont beaucoup testé.

(M.R.) Ah, oui d'accord, oui. Tout à fait. Ils sont méfiants...

(F.M.N.) Ils ont beaucoup testé. Parce qu'ils étaient pas sûrs que, justement, on se moque. Vous voyez ?

(M.R.) Qu'on se moque d'eux, bien sûr.

(F.M.N.) Mais mon mari a dit, bien sûr, elle passait au milieu du mayen de Puisse, "Aalors..." – (rires) ça a été le sésame – Alors ils nous ont pas raconté beaucoup de choses, mais ils ont confirmé que la procession des morts partait de la chapelle Sainte-Marguerite à Sion. Puis comme ils étaient pas de Pralong, ils nous ont pas dit qu'elle tournait à minuit autour de la chapelle.

(M.R.) Ah oui, ils étaient pas au courant de ce détail.

(F.M.N.) Les dames, nées Morand, nous ont dit : elle tourne autour de la chapelle à minuit.

(M.R.) Oui, bien sûr. Chacun connaît les détails de son...

(F.M.N.) C'est à dire de son coin (rires). Alors ils nous ont raconté ça aussi ; mais ça c'est pas une histoire de revenants. Mais vous voyez, c'était pour dire, comme quoi, y avait cette pression de l'Eglise, puis en fait les gens ils restaient quand même un peu... en retrait. Pas tous ! Mais ils restaient, quand même, pour certains en retrait. Alors ça c'est un de ces messieurs âgés qui nous a dit – donc lui, il devait venir d'Hérémence – il nous a dit :

1:51:48,5 [n° 26]

« Il y avait à Hérémence une mission prêchée par un capucin ; seule une dame semblait être attentive et émue ; au capucin qui l'interrogeait : "Mais oui, c'est parce que votre barbiche me rappelle celle de ma chèvre qui est morte la semaine passée". (rires) Mais oui, c'était très joli ! Mais ils ont attendu pour nous dire ça, parce que, vous voyez, ils [nous] testaient... Ben ça c'est une histoire de capucin, frère Vital, je l'ai vu aussi à Plan-Cerisier, parce qu'il y venait. Vous savez, les capucins ils vivent d'aumônes. C'est l'ordre pauvre, hein, l'ordre mineur franciscain, ils vivent d'aumônes. Alors ma grand-mère Joséphine, dont je vous ai parlé, elle me disait que quand ils étaient enfants, ils venaient à Sion, une fois par année. Ils apportaient un veau, vivant, aux capucins.

(M.R.) Ah d'accord.

(F.M.N.) C'était une aumône...

(M.R.) Oui, bien sûr.

(F.M.N.) ... énorme !

(M.R.) Oui, c'est énorme !

(F.M.N.) Un veau !

(M.R.) Un veau, c'est...

(F.M.N.) Un veau, énorme. Et puis elle me disait : "En même temps, on apportait les os..." – donc des bêtes qu'on avait tuées, bouchoyées – "on apportait les os au magasin Kuchler", qui existait encore, quand j'étais enfant, parce que contre des os, ils faisaient l'échange avec de la vaisselle, notamment les pots à lait.

(M.R.) Ah d'accord.

(F.M.N.) Elle me disait "Alors on venait pour cette occasion, à Sion". Alors à Plan-

Cerisier, quand j'y étais – mais Frère Vital est mort en huitante-cinq, mais il m'a raconté ça juste avant – il venait, quand j'étais à Plan-Cerisier, chercher le raisin.

(M.R.) Ah d'accord.

(F.M.N.) Il venait chercher chez les vigneron qui lui donnaient des caissettes...

(M.R.) D'accord.

(F.M.N.) ... pour le vin des capucins. Lui il était au couvent de Sion, évidemment. Mais il venait jusqu'à Plan-Cerisier chercher. Alors :

01:53:32 [n° 25]

« Frère Vital était chargé de récolter les aumônes. Il venait souvent à Plan-Cerisier, surtout à l'époque des vendanges, afin de recevoir du raisin. En mille neuf cent huitante-quatre il est passé à côté d'une vigne déjà bien vendangée – Là, j'étais là – Les caissettes pleines étaient posées sur le muret. Frère Vital a demandé au chef des vendangeurs : "Me donnes-tu le contenu de deux de ces caissettes ?" L'autre lui a répondu : "Volontiers, mais venez en remplir deux vous-même." Alors frère Vital, qui avait l'habitude de la répartie : "Penses-tu, je te vole déjà le raisin, je veux pas encore te voler le travail !" (rires) Il a pris les caissettes Et il est parti. » Mais les gens disaient rien, c'était l'aumône des capucins.

(M.R.) Oui c'est vrai que c'est... sa répartie...

(F.M.N.) C'était cédé comme ça. Alors encore en huitante-quatre, il venait chercher le raisin.

(M.R.) Mmh, en huitante-quatre.

(F.M.N.) Voilà. Voyez, moi je crois que je vous ai à peu près tout dit.

(M.R.) Oui oui, c'est joli, hein.

(F.M.N.) Je vous ai à peu près tout dit...

(M.R.) Ah oui, c'est fabuleux.

(F.M.N.) ... ce que je sais. Mais j'étais tellement contente de vous les transmettre.

(M.R.) Mais oui, puis c'est...

(F.M.N.) Voyez...

(M.R.) Ça a tellement de... de charme quand on raconte ce qu'il y a autour...

(F.M.N.) Le contexte. Oui. Oui. Voilà.

(M.R.) Non mais c'est magnifique.

(F.M.N.) Après si vous pouvez les transmettre à quelqu'un.

01:54:40

Mais moi, comme je vous ai dit, j'ai vu que dans le livre *Les histoires qui meurent* [...] les chercheurs avaient été presque étonnés qu'il y ait aucune [histoire] de... – est-ce que c'est de tout le district d'Entremont ? – en tout cas de Bagnes. Et moi je les savais. Mais, j'ai pas été attentive quand ils ont cherché des témoins.

(M.R.) Voilà, exactement.

(F.M.N.) Et puis quand j'ai lu le livre, j'ai pensé que je pourrais les raconter, mais ces histoires, les gens qui me les avaient transmises étaient encore vivants. Et je voulais pas... passer par-dessus eux. Vous comprenez ?

(M.R.) Exactement. Parce que, à vous... à moins d'avoir leur a... leur accord, mais c'est... Déjà c'est délicat...

(F.M.N.) Même... j'aurais même été gênée de leur demander.

(M.R.) C'est délicat... Déjà ils ont... ils ont fait le... le, oui... la... la confiance de vous raconter ces histoires, c'était quelque chose de personnel, j'imagine.

(F.M.N.) Oui. Oui. Alors s'ils avaient pas voulu raconter aux... aux...

(M.R.) ... à d'autres personnes.

(F.M.N.) ... à ces historiens, je me sentais pas en droit même d'aller leur poser la question.

(M.R.) Moui, non. Je comprends bien.

(F.M.N.) Vous voyez. Mais maintenant ils sont tous décédés, comme vous avez vu. Et puis décédés depuis...

(M.R.) Depuis longtemps...

(F.M.N.) Astrid c'est récent, mais Astrid elle m'a juste dit pour la procession des Trépassés, mais les autres, ça fait... au moins vingt ans.

(M.R.) Oui.

(F.M.N.) Alors je me suis dit je peux... je peux dire...

(M.R.) Voilà. Vous pouvez témoigner...

(F.M.N.) Ils seraient d'accord, je pense, maintenant. Voyez. S'ils étaient encore vivants ils auraient été d'accord.

(M.R.) Maintenant y a beaucoup plus de temps qui s'est écoulé, alors que c'est... c'est... On n'est plus directement impliqué, concerné... Ça a moins de conséquences.

(F.M.N.) Oui. Oui. Exactement.

01:56:22,5

Voilà...

(M.R.) Mais c'est magnifique.

(F.M.N.) [...] Moi j'ai encore vu des morts à domicile. On allait faire la visite [mortuaire]. Une fois on jouait, puis on avait pu entrer chez quelqu'un, puis on a ouvert la porte de la cuisine, et il y avait le mort... la morte, c'était une morte. On avait voulu aller demander quelque chose à manger, à boire, je sais plus quoi, ou dire bonjour...

(M.R.) Oui, tout à fait.

(F.M.N.) ... et puis on entre, et il y avait à la cuisine, y avait le corps. Ça ça m'est resté.

01:57:53

Je me souviens, [...] les enterrements n'avaient jamais lieu à Verbier. C'était comme le catéchisme. Il y avait le curé à Verbier, mais les enterrements c'était toujours au Châble. Comme une obligation. [...] Il y avait la chapelle mortuaire, à côté de l'église du Châble où le corps était exposé, pour les visites, mes parents y allaient et moi je restais un moment, après, on allait jouer dehors, n'est-ce pas, parce que c'était trop long.

(M.R.) Oui oui.

(F.M.N.) Et puis nous quand on avait salué, petits... Alors moi j'allais très volontiers parce que [sous la chapelle, dans le même bâtiment] ils mettaient les os résistants qui venaient des tombes désaffectées – donc, sûrement, plutôt des fémurs et des crânes – ils les mettaient, en fait ils les jetaient sous cette chapelle, dans "l'ossuaire", [...] c'était comme un... un tas de déchets si vous voulez...

(M.R.) Non, mais y a pas...

(F.M.N.) C'était pas arrangé comme dans certains ossuaires...

(M.R.) Il n'y avait pas des fosses communes ? Ils étaient pas enterrés, quand même ?

(F.M.N.) Non. C'était pas des fosses communes. C'est quand ils désaffectaient des tombes, au cimetière, vous voyez ?

(M.R.) Bien sûr, tout à fait. Parce que maintenant, souvent, on les incinère, les...

(F.M.N.) J'sais pas ce qu'on fait quand on désaffecte maintenant. Ils font quoi avec les corps ?

(M.R.) Ben en tout cas maintenant, j'sais pas... Moi j'sais, euh, dans... dans le canton de Vaud, on les... ils sont incinérés.

(F.M.N.) Aah ?

(M.R.) A Vevey, par ex...

(F.M.N.) Puis après ils les mettent où les... ces cendres ?

(M.R.) Alors y a un Jardin du souvenir. Mais je sais qu'à...

(F.M.N.) N'importe où, alors.

(M.R.) Non non. Y a un coin spécial, sur hmm, j'veux parle de c'que j'connais ; à Vevey, à Saint-Martin ...

(F.M.N.) Ah d'accord...

(M.R.) Quand on sort des oss...

(F.M.N.) Oui ça j'sais, parce que par exemple à Moudon, y a aussi le...

(M.R.) ... y a un crématoire.

(F.M.N.) Non, justement, y a pas à Moudon...

(M.R.) Ben à Vevey y en a un, puis on incinère les restes, puis après il doit y avoir un Jardin du souvenir. Un truc comme ça.

(F.M.N.) Aah... Parce qu'alors alors, mais alors, par exemple pour les morts de Moudon ils les ramèneraient pas à Moudon, ils les mettraient à... où vous dites, alors je pense.

(M.R.) C'est, j[us]tement... c'est à côté du... c'est dans le cimetière...

(F.M.N.) J'sais pas ce qu'ils font...

(M.R.) Dans le cimetière y a un petit endroit où...

(F.M.N.) Oui, alors, à Moudon y a le jardin du souvenir. Mais c'est les personnes incinérées qui veulent pas avoir une tombe qui sont mises là. C'est vrai, je me suis jamais posé la question qu'est-ce qu'ils font des tombes qu'ils désaffectent, par exemple à Moudon.

(M.R.) Ben... ils doivent les mettre... ils doivent les incinérer puis les mettre avec.

(F.M.N.) Je pense qu'ils les incinèrent. Probablement.

01:59:43,5

On dit "l'ossuaire", "la chapelle de l'ossuaire". Mais en fait, quand ils désaffectaient les tombes, alors ils mettaient les ossements qui restaient, donc les os longs et les crânes, mais ils les mettaient pas arrangés comme à Loèche ou dans d'autres... ou à Naters, dans d'autres endroits où ils font comme des mosaïques. Vous voyez comment...

(M.R.) Ah oui. Tout à fait.

(F.M.N.) ... tout arrangé. Ils les jetaient en tas [...] sous la chapelle.

(M.R.) C'est surprenant.

(F.M.N.) Et puis, y avait une petite pente, c'était un peu dans la pente, vers l'ancienne cure du Châble. C'est tout en pierres, l'église paroissiale et la chapelle, l'ossuaire et l'ancienne cure – maintenant c'est le Musée de Bagnes. Il fallait monter un petit peu, il y avait quelques marches d'escaliers, pas des grandes marches, pas hautes, quoi, trois-quatre marches, et puis y avait là, dans la chapelle, le corps exposé et les visites. Et puis dessous, il fallait descendre un petit bout de talus dans l'herbe. Il y avait toujours une fenêtre un peu voûtée, beaucoup trop basse pour que quelqu'un entre, n'est-ce pas. Pas un adulte, en tout cas, même en se baissant, vraiment. Et puis, quand j'étais enfant, y avait une grille [pour fermer cette fenêtre], mais qui allait pas jusqu'au fond.

(M.R.) Oui.

(F.M.N.) Alors moi j'entrais en me glissant dessous. Et c'était très doux, les crânes. J'ai des souvenirs d'enfant, c'était magnifique, j'allais passer le temps là.

(M.R.) Ah oui.

(F.M.N.) A caresser les crânes parce que c'est très doux, un os de crâne.

(M.R.) C'est très doux, effectivement.

(F.M.N.) Voyez, j'ai des souvenirs comme ça, merveilleux... d'entrer caresser les crânes.

(M.R.) Puis c'est très impressionnant de... d'avoir un contact, comme ça.

(F.M.N.) Et puis de voir la suture des os d'un crâne.

(M.R.) Oui.

(F.M.N.) C'est remarquable ; comme c'est tout des petites dentelles.

(M.R.) Mh, c'est joli. C'est très joli à voir.

(F.M.N.) J'admirais ça. Vraiment. Alors je m'ennuyais pas du tout

(M.R.) On a l'impression d'être... d'être avec la... dans l'intimité des personnes, comme ça...

(F.M.N.) Oui. Oui. Oui. Alors j'ai des souvenirs comme ça...

(M.R.) Ah, c'est fascinant.

(F.M.N.) ...vous voyez, de défunts. Parce que nous on nous faisait pas peur.

(M.R.) Non, parce que c'est...

(F.M.N.) Peut-être à d'autres personnes on... je veux dire, d'autres personnes qui entendaient ces histoires de revenants elles avaient peut-être peur. Ou peut-être dans certaines familles ils avaient peur, mais dans ma famille on nous donnait pas cette peur.

(M.R.) Oui, puis c'est différent, parce qu'il y a... on... on a.... De ce qu'on a peur, c'est les... les âmes qui reviennent, etc. Là c'est simplement, hm, matériel...

(F.M.N.) C'était du matériel.

(M.R.) ... donc y a pas de raison d'avoir peur. Le fait qu'on distingue, vraiment, les deux choses, on... on garde la peur pour les... les esprits et on la... Pour le corps on l'a pas.

(F.M.N.) Oui.

(M.R.) Alors que maintenant on fait le contraire, on a... dès qu'on a un cadavre, on est, euh... alors que c'est... c'est pas la même chose, c'est... Maintenant on la pr... on le prend plus, personnellement, comme un rappel de notre mort, euh, prochaine...

(F.M.N.) Exactement. Oui.

(M.R.) ... alors que dans un état d'esprit, euh, plus religieux, le rappel de notre mort prochaine ben c'est pas un problème.

(F.M.N.) C'est pas un problème, je vous... sauf ! sauf qu'il fallait faire une bonne mort.

(M.R.) Il fallait faire une bonne mort, bien sûr.

(F.M.N.) Alors ça c'était quand même... Du vivant c'était un problème dans ce sens là, des fois.

(M.R.) Absolument, oui. Dans ce sens là. Mais c'était pas la mort en elle-même qui est un problème...

(F.M.N.) Pas la mort en elle-même, non.

(M.R.) ... c'est la qualité de la mort.

(F.M.N.) ... la qualité, exactement, exactement.

(M.R.) Donc le... le crâne en lui-même il est pas effrayant.

(F.M.N.) Non. Non.

(M.R.) Parce qu'il a absolument rien à voir avec la... qualité de la mort. De notre propre mort.

(F.M.N.) Oui. Tout à fait, tout à fait.

02:02:40,5

[...]

(02:13:48,5)

(F.M.N.) [...] Alors, quand on montait – nous on allait souvent à Pralong avec les transports publics dans les années... On a acheté en nonante-trois, nonante-trois - deux mille. Y avait très souvent le même chauffeur : un monsieur de la région, proche de la retraite. Et puis quand on montait à Sion il nous connaissait, bien sûr, à force. Il nous disait tout le temps – mais il était très très triste, il nous disait ça d'une voix inquiète et fâchée – il nous disait : « Quelle idée d'avoir acheté à Pralong avec des enfants. Ça va pas à Pralong avec des enfants. C'est le pays du Diable, Dieu n'est jamais venu »¹⁰. Parce que, justement, y avait la procession des Trépassés.

(M.R.) Oui, bien sûr. Tout à fait.

(F.M.N.) Et puis ça m'a fait penser au livre, vous savez, écrit par ce juif qui avait été exilé pendant la deuxième Guerre mondiale à Matera [mate'ŋa], qui a écrit – maintenant je trouve plus son nom – « Le Christ s'est arrêté à Eboli »¹¹. C'était exactement ça. Il a dit « A Pralong, Dieu n'est jamais venu ».

(M.R.) Il est jamais venu. Oui.

(F.M.N.) Il était à Mâche ; mais à Pralong il est jamais venu. Faut pas aller.

(M.R.) Oui oui. C'est...

(F.M.N.) C'était... C'était tellement fort, vous voyez...

(M.R.) Que ça reste, comme ça...

(F.M.N.) Ça restait. Encore...

(M.R.) Oui oui. Y a quoi ? Y a vingt ans.

(F.M.N.) Dans les années deux mille. Il nous grondait, en fait. Nous, on riait un peu. On disait on risque rien, mais écoutez, faut pas vous inquiéter pour nous. Mais il était, vraiment, inquiet.

(M.R.) Inquiet.

(F.M.N.) D'une façon très profonde.

(M.R.) Moui oui, j'imagine. Là c'est...

(F.M.N.) Qu'on soit venus là, à côté de la chapelle...

(M.R.) Quand nous on a vraiment vécu, euh... quand on a vécu sur place puis qu'on a... remarqué la chose, tout le monde le disait, c'est...

(F.M.N.) Oui.

(M.R.) Ça a une importance. Puis il vous est rien arrivé ?

(F.M.N.) Rien (rires). Rien du tout ! (rires) Puis une ou deux fois à minuit – parce qu'on a les toilettes sur le palier, p't-être qu'on va à minuit aux toilettes, j'en sais rien des fois – mais on a jamais croisé personne.

(M.R.) Ah oui, d'accord.

(F.M.N.) Mais encore, Josiane elle m'a dit l'année passée, Josiane née Morand, parce qu'elle passe l'été à Pralong, justement, et puis elle était là...

(M.R.) Ah, pour les enfants...

(F.M.N.) C'était la sœur, justement, d'Astrid, décédée, mais c'est sa sœur ; alors elle nous a dit, oui, comme Astrid, elle nous a parlé, mais bien sûr, à minuit, ils tournent (rires).

(M.R.) Ah ben oui.

(F.M.N.) Vous voyez (rires).

(M.R.) Oui oui.

(F.M.N.) Voilà

(M.R.) Oui, comme dirait le Galilée : « Et pourtant, ils tournent ».

(F.M.N.) « Et pourtant, ils tournent. »

(M.R.) Exactement

(F.M.N.) ... Autour de la chapelle. Elle a dit « Je sais pas combien de fois, mais ils

¹⁰ Cf. après l'histoire n° 20 : texte noté « Avec 26 et 27 »

¹¹ Carlo LEVI (1945)

tournent ». C'est ce qui se passe autour de la chapelle.

(M.R.) Oui oui, tout à fait.

(F.M.N.) Voilà. Encore ces histoires-là.

(02:16:10,7)

[...]

(02:17:43) [N° 13]

(F.M.N.) [...] Aaah oui. Ça c'était le chanoine Michellod. Oui (rires) Il venait de Bagnes. Il était curé de Finhaut [fɛ̃: 'o]. Mais lui, il était... il était très expansif. Cette histoire, une fois, je l'ai écrite dans un journal. Mais c'est... ça a rien à voir avec les diables – il m'a dit : « Quand une des premières voitures a circulé à Bagnes... » – avant, les poules elles étaient pas dans des poulaillers, elles allaient partout...

(M.R.) Ah oui.

(F.M.N.) Voyez ? Ils les rentraient la nuit.

(M.R.) Oui, pour les renards...

(F.M.N.) Elles picoraient dans les villages. Oui.

(M.R.) Bien sûr.

(02:18:11,46) [N° 13]

(F.M.N.) « Quand une des premières voitures a circulé à Bagnes, elle a écrasé une poule du village de Versegères [vɛ̃sɛ̃'ʒɛ̃ʁ]. Son propriétaire a exigé le paiement comptant de l'animal. Seulement, le dimanche suivant à la criée, on a annon... » – donc après la messe – « ... on a annoncé l'obligation d'enfermer désormais les poules dans les poulaillers. » – C'est venu avec les voitures.

(M.R.) Avec les voitures, oui.

(F.M.N.) « Alors quelqu'un, fâché, s'est écrié : " Eh bien, puisqu'il en est ainsi, vous mettrez l'épervier à la charge de la commune ! ". » (Rires) c'était peut-être pire avec les automobiles que d'en perdre une avec l'épervier. Mais, ils gagnaient plus de les laisser picorer.

(M.R.) Mais oui, bien sûr.

(F.M.N.) Ils avaient pas besoin de les nourrir, n'est-ce pas.

(M.R.) ... pas besoin de les nourrir ; elles se débrouillent.

(F.M.N.) De temps en temps l'épervier en piquait une, c'était pas si grave.

(M.R.) Non.

(F.M.N.) Elles faisaient des poussins et puis voilà.

(M.R.) C'était la part de...

(F.M.N.) Oui. Ça faisait partie du jeu.

(M.R.) ... la part du feu – la part du feu.

(F.M.N.) Oui. C'est comme ça que j'ai appris qu'en fait c'est la circulation automobile...

(M.R.) ... qui a...

(F.M.N.) ... qui a été cause des poulaillers.

(M.R.) Des poulaillers, exactement.

(F.M.N.) Oui. [...]

(M.R.) Oui c'est vrai que les voitures c'est dangereux. Là, dans le village où j'suis y a... y a un monsieur qui a aussi euh... De ses poules y en a toujours une qui part, euh, sur la route, donc souvent, on lui... on lui téléphone : "Y a une de tes poules qui..."

(F.M.N.) Oui.

(M.R.) Mais régulièrement y en a qui se font écraser. Donc euh...

(F.M.N.) Voyez !

(M.R.) Maintenant il en a plus. Mais...

(F.M.N.) Voyez, ça lui arrivait aussi.

(M.R.) Ah oui, tout à fait.

(F.M.N.) Oui.

(M.R.) Mais on devait chaque fois faire attention.

(F.M.N.) Puis elles sont un peu maladroites, les poules, elles ont pas des réactions très vives...

(M.R.) Elles att... oh si, mais au dernier moment.

(F.M.N.) Ah, au dernier moment, ah oui, mais au dernier moment...

(M.R.) Elles sont très vives, mais au dernier moment, vous arrivez contre, et puis...

(F.M.N.) Au dernier moment, oui.

(M.R.) Elles font là... là... elles regardent puis elles paniquent...

(F.M.N.) Exactement. Mais d'une voiture, elles ont pas peur...

(M.R.) Non non ; elles ont le réflexe trop tard

(F.M.N.) Réflexe trop tard, exactement.

(02:19:36,5)

[...]

(02:20:42)

Voilà ça c'est les cantharides, j'avais noté ici c'est *Melasoma cuprea*, déterminées à Lausanne.

(M.R.) D'accord.

(F.M.N.) *Cuprea* parce que c'est cuivré, sinon c'est bleu...

(M.R.) C'est du c... c'est cuivr... c'est le reflet, comme euh...

(F.M.N.) ... j'crois qu'c'est bleu-vert, hein, très intense. C'est un petit scarabée, assez arrondi, ovale mais... presque rond. Mais j'aurais dû les prendre. *Melasoma cuprea*.

(M.R.) A pa(rt) ça y a des minéraux de cuivre qui ont... là ce... la... la chalcopyrite qui a cette couleur un peu... vert-rouge, un peu... euh.

(F.M.N.) Oui. Pour ça qu'il l'a appelé *cuprea*.

(M.R.) Exactement, ça a cette couleur-là.

(F.M.N.) Ah puis j'avais lu, quelque part – mais j'ai pas relevé la source – que les sorcières enduisaient le manche du balai de cantharides écrasées.

(M.R.) D'accord, oui.

(F.M.N.) Moi je pense que, pour les sorcières, ils savaient très bien.

(M.R.) Bien sûr, tout à fait, l'effet que ça fait, oui.

(F.M.N.) Ils savaient très bien, l'effet.

(M.R.) Et p(u)isqu'on l'utilise pour les bêtes, on l'utilise pour les gens, aussi.

(F.M.N.) Oui.

(M.R.) Y a pas de différence.

(02:21:27) (Remarque après n° 22)

(F.M.N.) Voilà. « Le bruit pourrait être celui de grues en migration qui volent – elles migrent plutôt de nuit, les grues – qui volent de nuit en caquetant. » Voyez ?

(M.R.) Oui oui, c'est sûr.

(02:21:37)

[...]

(02:25 :10)

(M.R.) [...] Ah, y a... y a un texte, euh...

(F.M.N.) Y a les deux textes Bjerrome, c'est les deux...

(M.R.) Ah, d'accord.

(F.M.N.) ... les deux histoires : ici, [retranscrites de son livre sur le patois de Bagnes.¹²]

(M.R.) En français, oui.

(F.M.N.) Oui. Alors mon grand-père il avait le nez aquilin. Il disait, il blaguait un peu, puis en même temps c'était un peu vrai. Il disait “J'étais tellement content, quand j'étais petit berger de moutons, d'avoir le nez aquilin...”

(M.R.) Ah, bien sûr, c'est...

(F.M.N.) ... parce que quand il pleuvait... – bien sûr, il dormait sous un surplomb, vous voyez, de... de caillou – il disait “Comme ça quand je dormais j'avais jamais la pluie qui entrait.” (Rires)

(M.R.) Ah oui, c'est l'esprit pratique...

(F.M.N.) C'est pour vous dire les... les conditions.

(M.R.) Bien sûr, y avait...

(F.M.N.) Mais, c'est vrai que moi, longtemps – en fait j'ai étudié à Lausanne, puis je me suis mariée – mais, en fait, je suis toujours sentie un peu déphasée dans la société. Parce que toutes mes années d'enfance, en fait, je savais jamais vraiment, euh, si j'étais dans le réel, si j'étais dans l'irréel. On était tout le temps en mille huit cent seize, en mille huit cent dix-huit. Vous voyez ?

(M.R.) A(v)ec ces histoires racontées... Bien sûr...

(F.M.N.) C'était... On... on nous racontait encore les conséquences de mille huit cent seize, mille huit cent dix-huit.

(M.R.) Oui. Bien sûr. Ça... ça fait partie du monde actuel, donc y a pas de raison de couper, hein.

(F.M.N.) Y a pas de raison de couper. Donc en fait, en mille neuf cent... huitante, si vous voulez, ou moi je suis de cinquante-neuf, en mille neuf cent septante, moi j'étais souvent en mille huit cent seize. Vous voyez comment dans le... dans le...

(M.R.) Bien sûr, exactement. C'est l'esprit...

(F.M.N.) Après ça laisse des traces, on... Après on est toujours un peu... comme en

¹² BJJERROME Gunnar, 1957, *Le patois de Bagnes (Valais)*, Almqvist & Wiksell, Stockholm, 257 pp.

flottaison dans le monde moderne. Vous voyez comment...

(M.R.) Absolument, oui oui.

(F.M.N.) C'est pas qu'on y... On y perd pas tout à fait pied, c'est pas ce que je veux dire.

(M.R.) Mais on a... on a quelque chose en plus.

(F.M.N.) On a toujours, en flottaison.

(M.R.) On a un truc en plus.

(F.M.N.) Voilà. C'est ce sentiment-là. Voilà.

(M.R.) C'est comme si on avait une pièce supplémentaire...

(F.M.N.) Une pièce supplém...

(M.R.) ...qu'on peut (y) entrer, de temps en temps...

(F.M.N.) Voilà. Exactement (rires). C'est pour ça que je dis "en flottaison".

(M.R.) Exactement.

(F.M.N.) On n'est pas tout... quand même pas tout à fait...

(M.R.) Oui bien sûr.

(F.M.N.) ... posé. Hein ? Comme ça.

(M.R.) Puis ça s'accorde bien avec les histoires de revenants, parce que... ça...

(F.M.N.) Voilà. Exactement.

(M.R.) C'est... i... Ils font partie du, d'not' monde et c'est pas que(l)qu' chose à p... à part, que c'est...

(F.M.N.) Oui, parce que c'est pas à part. C'était pas à part.

(M.R.) Donc c'est normal qu'on ait des... des contacts directs avec les morts.

(02:27:31)

(F.M.N.) Oui. Oui. C'est comme ça. Mais vous savez, ça me frappe, parce que, nous, on est à Moudon. Maintenant, c'est... c'est beaucoup catholique, mais quand on est venus c'était... La bonne société était protestante, hein. Et puis en tant que famille d'accueil, on a accueilli un enfant – il était petit et puis il est resté... jusqu'à l'âge adulte chez nous, et puis protestant. Alors on l'a accompagné... Si vous voulez après on allait une fois sur deux à l'église catholique, une fois sur deux au temple...

(M.R.) Oui, bien sûr.

(F.M.N.) ... pour accompagner l'enfant. Pour sa formation – religieuse. Et puis – parce que sa maman décédée l'avait baptisé,

alors la tutrice disait, euh, "Si vous êtes d'accord – c'est pas une obligation – mais si vous êtes d'accord, on p..."

(M.R.) ... de prolonger...

(F.M.N.) ... il a son petit baluchon, on peut prolonger ça", alors on l'a fait très volontiers. Et puis, mon mari, il est de maman protestante et de papa catholique. Mais à l'époque, c'était, c'était très, euh, c'était très dur, hein, les mariages mixtes. Vous savez, l'Eglise catholique...

(M.R.) Oui, c'était très mal vu, hein.

(F.M.N.) C'était très mal vu, l'Eglise catholique obligeait l'éducation des enfants catholique. Maintenant, heureusement, on est revenu de tout ça. Alors par mon mari, par la maman de mon mari, lui il savait déjà des choses, par cet enfant, puis on allait régulièrement au temple protestant.

(M.R.) Oui, bien sûr.

(F.M.N.) On les a un peu mieux connus. Alors on s'est rendu compte que les... justement, les... – je sais plus si c'est... Luther ou Calvin qui interdisait un certain temps les... Ah oui ! Je suis allée voir, à Bière, l'été passé y avait une exposition sur les huit cents ans du temple de Bière. Puis alors ils expliquaient comment en fait les Messieurs de Berne avaient... interdit même les funérailles.

(M.R.) Ah d'accord.

(F.M.N.) C'était interdit, des célébrations funéraires.

(M.R.) Oui, d'accord.

(F.M.N.) Et puis après – ça, ça a duré quelque temps, parce que les gens ils en pouvaient plus.

(M.R.) Oui, bien sûr.

(F.M.N.) Alors justement, le rapport des Protestants avec la mort, qui est très différent. Et ça me frappe beaucoup parce que, en tant que... que famille d'accueil on a – maintenant on l'a fait vingt ans – il y avait chaque année, une ou deux fois une formation continue dans les locaux de Crêt-Bérard, pour qu'il y ait des grandes salles. Et puis une fois, on a eu Madame Alix Noble Burnand, qui est venue nous parler des contes ; pour les familles d'accueil. Et, je suis sortie pas bien du tout de ça ; comme

elle a raconté des contes tellement... avec tous les... Et qu'elle racontait à ses propres enfants, la huche à pain, euh, une personne met sa tête pour regarder ce qu'il y a dans la huche à pain, on rabat le couvercle la tête est décapitée. Je sais pas, des choses comme ça. Un monsieur derrière moi est parti, il allait pas bien. Et moi, je me suis pas sentie bien, parce que... dans les enfants qu'on a accueillis y a beaucoup de... d'enfants, chez nous – et puis dans toutes les familles d'accueil – orphelins mais pour qui [c'est] dramatique, des overdoses, des meurtres conjugaux, vous savez...

(M.R.) Oui, bien sûr...

(F.M.N.) Tout ce qui existe, hein.

(M.R.) Ben, tout ce qui existe ici, oui.

(F.M.N.) Ben nous, un enfant qui est venu chez nous, il est resté on sait pas combien de temps avec sa mère morte. Jusqu'à ce qu'on le trouve. Vous savez, des choses tellement bouleversantes.

(M.R.) Et puis si il avait pas vécu ça, il serait pas, euh, il serait pas venu dans...

(F.M.N.) ... dans une famille d'accueil, vous voyez. Alors, et puis on a... on a... organisé des enterrements pour des gens qu'on n'a jamais connus ; parce qu'on a accueilli leurs enfants. Vous voyez, on a été très confrontés. Alors, elle parlait comme ça, et puis moi j'me suis pas sentie bien. Je suis restée mal, de ça. Puis après, comme on... on fonctionne aussi pour l'accueil à la journée, en tant que maman de jour, une fois, elle est venue pour une formation continue des mamans de jour. J'ai dit, il faut pas que je reste sur ce sentiment tellement... tellement glauque ! Je vais retourner. Je m'inscris, je retourne : j'ai drôlement bien fait. Parce que, entretemps, elle a perdu sa fille au col [de] Collon. Euh, probablement d'un accident de montagne, mais je savais qu'elle avait eu ce deuil.

(M.R.) Oui.

(F.M.N.) Tout à fait un autre discours. D'avoir vécu le deuil. Dans sa chair.

(M.R.) Le deuil soi-même, bien sûr.

(F.M.N.) Et puis j'ai aussi, euh, entendu... Madame Lytta Basset, qui était pasteur, qui enseigne la théologie à... à Neuchâtel, puis j'étais pas très bien non plus – elle avait...

elle se mettait beaucoup en avant, puis aussi les histoires de deuil, elle refusait – et puis elle a... un de ses fils – parce que nous on a aussi accueilli des... des enfants de drogués – un de ses fils qui... qui est parti dans la drogue et puis qui s'est suicidé. Mais jeune, dans la vingtaine. Vingt, vingt-cinq ans. Et puis, elle a tout à fait changé. Elle dit qu'il y a des gens qui viennent dans ses conférences, qui lui disent des choses sur son fils, qu'elle est sûre d'être seule à connaître, comme s'il envoyait des messages. Et puis il y a eu le *Temps Présent* aussi, qui est passé l'année passée, il a été rediffusé en été, sur les personnes qui ont vécu la mort imminente.

(M.R.) Ah oui.

(02:32:04,3)

(F.M.N.) Et c'était très bouleversant. Et puis aussi le cheminement de Madame Burnand, Noble Burnand, le cheminement de Madame Basset, ça va tout dans ce sens-là. Vous voyez ? Moi [à] qui on a dit ces histoires, elles, elles disent ça. Comme si elles avaient des signes... Et maintenant Madame Noble Burnand, elle fait le Toussaint's Festival, ici. Elle est restée protestante, mais elle fait à... à Saint-Laurent, elle fait chaque année. Elle fait à l'époque de la Toussaint, elle fait tout un festival en rapport avec la mort. Pour les Protestants. Vous voyez ? Alors j'ai beaucoup pensé à ça. Parce qu'en fait, qu'est-ce qu'on sait, de ce grand mystère ?

(M.R.) Bien sûr...

(F.M.N.) Un Catholique sait pas plus qu'un Protestant.

(M.R.) Ben non.

(F.M.N.) Un Protestant sait pas plus qu'un Catholique.

(M.R.) C'est sûr. Personne sait rien.

(F.M.N.) Personne sait rien. Qu'est-ce qu'on sait ? Mais ce qu'elles disent, ça rejoint tout ça.

(M.R.) Oui oui. Ben c'est vrai que c'est... c'est une approche, euh, c'est quelque chose d'humain. C'est quelque chose de profondément humain

(F.M.N.) C'est très humain. Profondément humain.

(M.R.) J'veux dire, c'est pas... c'est pas lié à notre... culture religieuse.

(F.M.N.) Non.

(M.R.) C'est des choses qui... on a... des peurs, des angoisses...

(F.M.N.) Non, justement. Justement.

(M.R.) Et puis le... Et puis les rapports. Parce que la mort de quelqu'un qui nous est proche, ben, elle... c'est quelque chose qui nous est très intime. C'est pas quelque chose de...

(F.M.N.) Oui, de juste, euh, intellectuel et...

(M.R.) Exactement, de...

(F.M.N.) ... et oiseux.

(M.R.) ... d'appris, ou bien de...

(F.M.N.) N'est-ce pas ? Ou d'appris...

(M.R.) ... de culturel. C'est quelque chose... de ressenti.

(F.M.N.) Justement. Vous voyez ?

(M.R.) Tout à fait.

(02:33:27,5)

[...]

(F.M.N.) [...] Alors que là – bien sûr, il fallait faire une bonne mort, mais c'était quand même pour eux c'était... le plus important.

(M.R.) Mais ça... c'est la bonne mort, c'est à titre personnel. C'est... ?

(F.M.N.) C'est à titre personnel, mais pas seulement.

(02:39:48)

(F.M.N.) Parce que... Parce que, vous voyez, par exemple mon père ça nous frappait beaucoup, quand on était enfants, parce que lui il a dit "Toute ma vie, avant que je me marie, on n'a jamais fêté mon anniversaire." Parce que, vous voyez... le baptême [...], il fallait baptiser le bébé tout de suite, pour s'il mourait.

(M.R.) Oui.

(F.M.N.) [...] La mort, elle était présente... Oui ! alors justement, alors le baptême, ils fêtaient pas du tout. C'était seulement le parrain et la marraine qui allaient, vite, faire baptiser. Y avait même pas un repas. Y avait rien !

(M.R.) C'était juste le côté pratique, pour euh...

(02:41:44,5)

(F.M.N.) Le mariage, y avait rien, quasi. Souvent ils allaient travailler l'après-midi à la campagne, après... Ma grand-maman Joséphine elle disait "Nous, on a été gâtés parce qu'on a mangé une raclette".

(M.R.) Mmh ?

(F.M.N.) Mais l'après-midi ils travaillaient. Vous voyez ? J'veux dire, c'était pas fêté. Mais alors la mort... C'est pour ça qu'Yvonne Preiswerk, l'épouse de Bernard Crettaz, elle a écrit le livre *Le repas de la mort*¹³, parce qu'alors... alors la mort ! Alors à Bagnes, le repas de la mort. [...]

(M.R.) Oui, oui.

(F.M.N.) Il fallait faire le repas de la mort. C'était célébrer le mort et puis, en même temps, se dire on continue à vivre.

(M.R.) Exactement.

(F.M.N.) Et puis on oubliait un peu le mort. Si vous voulez.

(M.R.) Puis maintenant... Maintenant c'est tellement escamoté

(F.M.N.) C'est tellement escamoté. [...] Parce qu'en fait, si vous voulez le repas de la mort, ça terminait un peu le deuil, en fait.

(M.R.) Voilà.

(F.M.N.) Maintenant, on a fait le deuil, et puis on mange, il est enterré – il nous fait plus peur, il est là-bas au cimetière derrière le mur – et puis on... on fait le repas, et puis on boit du vin, on mange du pain de seigle, de la viande séchée, le fromage – en général c'est ça – et puis on boit le vin. Et puis... on fait la fête, en fait. On se souvient du mort et on fête, nous on reste vivants.

(M.R.) Voilà.

(F.M.N.) Vous voyez, comment ?

(M.R.) Oui, bien sûr.

(F.M.N.) C'est ça.

(M.R.) C'est un passage.

(F.M.N.) C'est un passage. [...] Alors, voilà c'est pour ça qu'Yvonne Preiswerk elle a écrit, là, le *Le repas de la mort*, elle l'a fait

¹³ PREISWERK Yvonne, 1995, *Le repas de la Mort. Catholiques et protestants aux enterrements, visages de la culture populaire en Anniviers et aux Ormonts*, éditions Monographic, 382 pp.

sur Anniviers, pour son mari, puis aux Ormonts, parce qu'elle était...

(M.R.) Ah oui.

(F.M.N.) ... protestante. Oh, chez les Protestants aussi ils faisaient ce repas. Ils faisaient des petits pains spéciaux, elle explique tout dans son livre. Donc c'était toujours marqué.

(M.R.) Oui, puis les Ormonts c'est spécial, parce que c'était gruér... c'était la Gruyère¹⁴ avant... euh... avant... la conquête bernoise, y a pas mal de... de... de...

(F.M.N.) C'est resté.

(M.R.) ... de liens culturels. Y a toujours des liens culturels entre la Gruyère et le...

(F.M.N.) Oui, tout à fait.

[...]

(02:45:46)

Voilà, quoi ! Les histoires que j'ai recueillies entre huitante-trois et huitante-sept. Mais ça m'a fait très plaisir de venir vers vous, de pouvoir vous les dire ; je vous remercie en tout cas de m'avoir accueillie. Et puis mon souci, c'était de pouvoir les dire.

(M.R.) Oui oui, tout à fait

(F.M.N.) ... Avant que je... je suis plus capable. Je l'ai dit un peu à mes enfants, mais...

(M.R.) Oui, exactement.

(F.M.N.) Mais voilà. J'ai pu vous les transmettre, merci encore.

[...]

(02:46:38)

(Fin de l'enregistrement)

¹⁴ En réalité, seules quelques parties de la vallée des Ormonts ont eu dépendu des comtes de Gruyère avant la conquête bernoise.

« Histoires et Légendes »

Françoise Mauroux née Nicollier

Chemin du Château-Sec 17 / 1510 Moudon / 021 905 50 43

Enregistrement du 15 février 2023,
Palais de Rumine, Lausanne, par Manuel Riond

Quatrième partie : Annexe : Prononciation de quelques noms de lieux

Notation en *Graphie commune pour les patois* et en Alphabet Phonétique International

Les Agettes : *Ajètt* (Lé-z-), [le z a'zɛt]

Anniviers : *Aniyivé*, [a.ni.vje]

Aoste : *Ôste*, [ɔst]

Aproz : *Âpró*, [a:p̪ro]

Arbey : *Ârbè*, [a:b̪e], [a:b̪e], [a:b̪e]

Arolla : *Arolà*, [a:ro:lɑ]

Arpille : *Arpîye*, [l a:p̪i:j]

Les Attelas : *Attlá*, [le z at:lɑ]

Avril (Mont -) : *Mon·avríl*, [mɔv̪a:l]

Bagnes : *Bànye*, ['bap̪]

Val de Bagnes : *La Valéi d'Bànye*, [la va'lei d_ 'bap̪]

Les Barmes : *Bârme*, ['ba:ʁm]

La Bâtiaz : *Bâkyà*, [la ba:t̪i:z]

Bisse-Neuf : *Biss Neùf*, [bis 'nœf]

Bonatchiesse : *Bouonnatschësse*, [bɔnɔtʃɛsʃ]

Bouzerou : *Bouzeroú*, [bu:zœr'u], [bu:zœr'u]

Le Châble : *Châble*, ['ʃa:b̪l]

Champex : *Champé*, [ʃa:p̪e]

Champsec : *Chansèk*, [ʃa:sɛk]

Chanrion : *Chanryòn*, [ʃa:ʁjɔ]

Charavex : *Chàràvé*, [ʃa:ʁavɛ]

Charmotane : *Charmòtanne*, [ʃaʁmɔ:t̪a:l̩], [ʃaʁmɔ:t̪an], [ʃaʁmɔ:t̪a:n], [ʃaʁmɔ:t̪a:n]

Chippis : *Chipiss*, [ʃi'pis]

Cleuson : *Kleûzòn*, [klø:zɔ̄]

Collombey : *Kolónbè*, [kolɔ̄:b̪e]

Col de Collon : *Kol Kòlòn*, [kol kɔ̄lɔ̄]

Les Collons : *Kòlòn*, [kɔ̄lɔ̄], [kɔ̄lɔ̄]

Les Combins : *Ko·onbäen*, [kɔ̄b̪e:n̩]

Les Condémines : *Kondéymínne*, [kɔ̄d̪e'mi:n̩]

Le Creppon des Tsiaux : *Krèpon dé Tsyouó*, [ə kʁe:p̪ ðe tʃuɔ̄], [kʁe:p̪ ðe tʃuɔ̄], [kʁe:p̪ ðe tʃuɔ̄], [kʁe:p̪ ðe tʃuɔ̄]

La Crettaz : *Krêta*, [kʁe:t̪a], [kʁe:t̪a]

Daillet : *Dayè*, [da:jɛ]

Dix (val des -) : *Diss* (val dé -), [val de: 'dis], [val de: 'dis], [val de: 'dis]

Dixence : *Digzâne*, [di:g'zã:s], [di:g'zã:s]

La Grande Dixence : *Grànde Digzâns*, *Grànde Dizâns*, [gʁã:d̪ di:g'zã:s], [gʁã:d̪ di:g'zã:s]

Vallée de la Dranse : *La valée d'la Drâns*, [la va'le: d la drã:s]

Entremont : *Antrémòn*, [ãtʁe'mõ]

Erdesson : *Èrdès·sòn*, [ɛʁdø:sɔ̄], [ɛʁdø:sɔ̄]

Erié : *Èryé*, [ɛʁ'je]

Alpage de l'Etoile : *Alpàj de l-Étouâle*, [al'paʒ dø l e:twa:l]

Euseigne : *Eûzênye*, [ø:zɛ:ɲy], [ø:zɛ:ɲy]

Evolène : *Èvólènn*, [evo'lɛ:n]

Fenêtre de Durand : *Finéétr de Duràn*, [fi'nɛ:t̪ dø dy:ʁã]

Finges : *Fénje*, [fɛ:ʒ]

Bois de Finges : *Bouà d'Fénje*, [bwa d fɛ:ʒ]

Finhaut : *Fén·ó*, [fɛ:ɔ̄]

Flanmayens : *Flònmayén*, [flɔ̄mɛjɛ̄]

La Fontaine : *Fontènne*, [la fɔ̄t̪e:n]

La Fontaine des Morts : *La Fôntènne dé Môrr*, [la fɔ̄t̪e:n ðe 'mɔ̄]

Fontenelle : *Fontinèl*, [fɔ̄t̪i'nɛl]

Fully : *Fuyî*, [fy'ji]

Mont Gelé : *Món Jlé*, [mɔ̄n 'ʒle:], [mɔ̄ʒ'le]

Giétroz : *Jyéétró*, [ʒje:t̪ro], [ʒje:t̪ro]

Le Grand Chemin : *Le Gràn Chemèn*, [le gʁãʃ ðmɛ̄]

Les Granges : *Lé Grânje*, ['gʁãʃ:ʒ]

Grengiols : *Gréénngdyòls*, [gʁe:ɛnŋdɔ̄l]

Grône : *Grônné*, ['gʁɔ:n]

Gueuroz : *Geûrò*, [gø:ʁo]

Les Haudères : *Ôdeêre* (Lé-z-), [le z o:d̪e:ʁ]

Hérémence : *Èrémâns*, [ɛʁe'mã:s]

Hérens : *Èrèn*, [e:ʁɛ̄]

Val d'Hérens : *Èrèn* (val d-), [val ð e:ʁɛ̄]

Bisse du Levron : *Lëvròn*, [lø:vrɔ̄]

Loèche : *Lòèche*, [lɔ̄ɛʃ]

Lourtier : *Lourkyé*, [lu:k̪yɛ̄]

Loye : *Leeují*, [lœ:ʁœj̪i]

Mâche : *Mâche*, [ma:ʃ]

Les Marécottes : *Marékouòtt*, [maʁe:ʁkø:t̪]

Martigny : *Martini*, [maʁtini]

Martigny-Bourg : *Martiní-Boûr*, [maʁtini 'bu:ʁ]

Martigny-Combe : *Martiní-Kômbe*, [maʁtini 'kɔ̄mbe]

Mauvoisin : *Móvouazèn*, [mɔvwa'zɛ], [mɔvwa'zɛ]
 Les Mayens de Sion : *Mayèn d'Syòn*, [ma'jɛ _d_ 'sjɔ̃]
 Médières : *Médyére*, [me'diɛ:ʁ]
 Mille : *Mill*, [mil]
 Montana : *Montànnà*, [mɔ̃ta'na]
 Monthey : *Monté*, [mɔ̃tɛ'te]
 Naters : *Nâtèrs*, [nɑ'tɛrs]
 Nax : *Nàkse*, [naks], [nák^{hs}]
 Nendaz : *Nëndà*, [në̃'da]
 Les Ormonts : *Òrmòn*, [ɔ:ʁ'mɔ̃]
 Orsières : *Òrsyére*, [ɔʁ'sjɛ:ʁ]
 Mont d'Ottan : *Mon d'Òtàn*, [mɔ̃ d_ɔ'tã]
 La Piste de l'Ours : *Piste de l'Ours*, [pist _də 'l_ ɔʁs]
 Le Plan des Morts : *Plan dé Mòorr*, [plã de mɔ:ʁ^h]
 Plan-Cerisier : *Plan Sìrizé*, [plã sìri'zje]
 Prafleuri : *Práfleúri*, [pʁafloʁi], [pʁa flø'ʁi], [pʁaflo'ʁi]
 Pralong : *Prálòn*, [pʁalɔ̃], [pʁa'lɔ̃], [pʁa'lɔ̃]
 Praperrot : *Prápèrò*, [pʁapɛ'ʁo]
 Puisse : *Puiss*, [pɥis̥]

Mayen de Puisse : *Mayèn de Puiss*, [ma'jɛ də 'pɥis̥]
 Les Râpes : *Râpe*, [ʁa:p]
 Les remointzes : *Rùmouéntse*, [ʁy'mwɛ̃t̪s̪]
 Riddes : *Rídde*, ['ʁid:̪i]
 Riod : *Riyó*, [ʁi'jo]
 La Rive : *Ríve*, [ʁiv]
 Le Rogneux : *Rónyeú (Le -)*, [ʁɔ'nø]
 Rosablanche : *Ròzablánchez*, [ʁɔzablɑ̃ʃ]
 Col des Roux : *Rou (kol dé -)*, [kɔl de 'ʁwø]
 Les Ruinettes : *Ruìnètt*, [ʁɥi'nɛt̪], [ʁɥi'nɛt̪]
 Salanfe : *Salânfe*, [sa'lɔ̃f], [sa'lãf]
 Salvan : *Salvàn*, [sa'lɔ̃βã], [sal'vã]
 Sarreyer : *Saräyé*, [saʁe'je]
 Trient : *Tríyèn*, [tri'jɛ], [tʁi'jɛ], [tʁi'jɛ]
 Vernamiège : *Vernamyéje*, [vɛrnɑ'mjɛ:ʒ]
 Vernays (Les -) : *Vérné*, [vɛʁ'nɛ]
 Versegères : *Vèrséjére*, [vɛʁsɛ̃'zɛ:ʁ]
 Vissigen : *Vis·sigèn*, [vis i'gen]
 Vollèges : *Vòléje*, [vɔ'lɛ:ʒ]